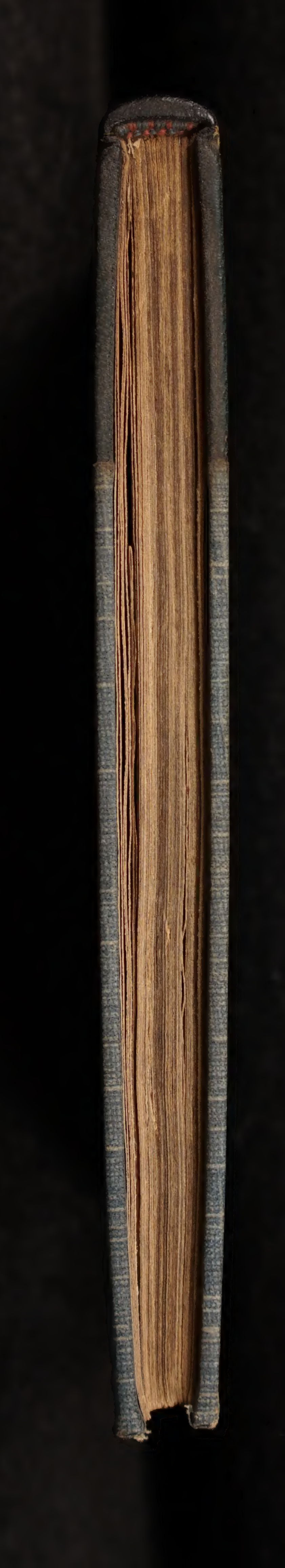
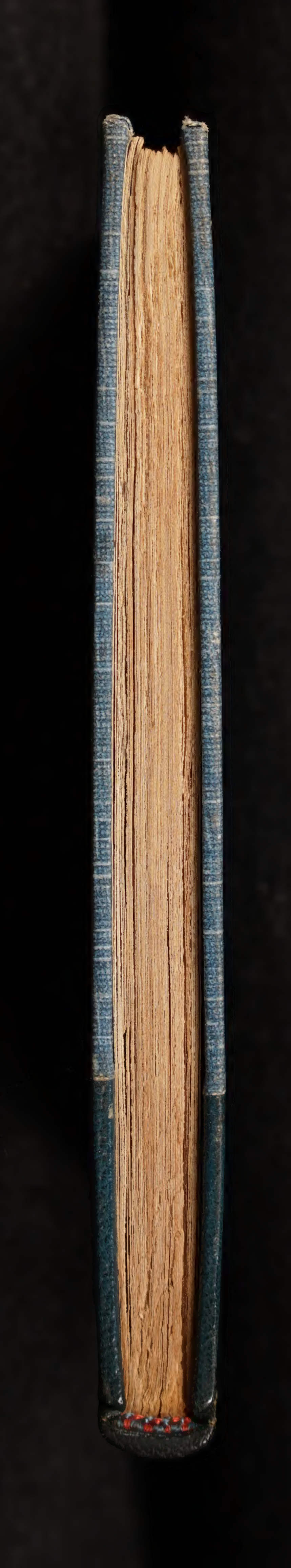


PHILA.
1818

GROUCHY • OBSERVATIONS SUR LA CAMPAGNE DE 1815









Français.
Anglo-Belges.
Prussiens.
Les mêmes couleurs indiq.ent les marches de chaque armée.

A Position de l'Armée français le 15 Juin 1815.

B Position du Corps Prussien du Gal. Zeiten.

POSITION DES ARMÉES FRANÇAIS et ALLIEE le 16.

D Aile gauche Com.dée par le Mal. Ney. Composée des 1er et 2e Corps et de la Cavalerie. Kellermann.

E 3e Corps Com.de par les Gaux. Vandamme.

F 4e Corps Commandé par le Genal. Gerard.

G Corps Com.de par le Mal. Grouchy.

H Garde, 6e Corps et Cuirassiers Milhaud et Delort.

I Armée Prussienne Com.des par le Prince Blücher.

K Armée Anglo Belges commandée par le Duc de Wellington.

POSITION LE 18 JOUR DE LA BATLLE DE WATERLOO.

L 1er 2e 6e Corps, Garde Cavalerie Milhaud et Kellermann. Com.des par Bonaparte.

M 3e 4e Corps et Cavalerie Pajol et Excellmans. Com.des en chef par le Mal. Grouchy.

N Armée Anglaise et alliée.

O Armée Prussienne.

P Corps Prussien du Gal. Bulow.

RETRAITE DU MARECHAL GROUCHY.

R Position de son Corps le 19 au matin.

S Retraite par Temploux, Mari de St. Denis, Namur, et Dinant.

T Attaque de Namur par les Prussiens et Brillante défense des Français.

Presented by M. le Maréchal Count Grouchy to his friend M. G. A. Hughes

CARTE PARTICULIERE *de la* **BATAILLE** *de* **WATERLOO,** *et du* **COMBAT** *de* **WAVRES,** *le 18 Juin* **1815.**



Presented by M. le Maréchal Count Grouchy to his friend M. G. A. Hughes

OBSERVATIONS

SUR LA

RELATION DE LA CAMPAGNE

DE 1815,

Publiée par le Général Gourgaud.

ET RÉFUTATION DE QUELQUES-UNES DES ASSERTIONS D'AUTRES ÉCRITS RÉLATIFS À LA BATAILLE DE WATERLOO.

PAR LE MARECHAL DE GROUCHY.

PHILADELPHIE.

De l'Imprimerie de J. F. HURTEL, *No.* 124, *2d. Rue Sud.*

1818.

OBSERVATIONS

Sur la rélation de la Campagne de 1815, publiée par le Général Gourgaud. (*)

Aussi long-tems que ma conduite, la veille et le jour de la bataille de Waterloo, n'a été improuvée que dans des rélations de la Campagne de 1815, empreintes des préventions nationales de l'etranger, ou rédigées sous l'influence d'officiers généraux qui ont cru, en m'attaquant, servir leurs intérêts personnels, sacrifier au pouvoir, et échapper au reproche que j'ai à leur faire d'une coupable lenteur dans l'exécution des mouvemens que j'ai prescrit, et d'une mollesse inaccoutumée dans les attaques que j'ai ordonné; enfin tant que je n'ai été calomnié que par quelques ambitieux déçus, qui, dans l'exaspération d'inutiles regrets, déchirent aveuglement tout ce qui leur semble avoir concouru au renversement de leur existence politique et militaire, j'ai laissé au tems le soin de donner la mesure de leurs vaines imputations, et fort, du sentiment d'avoir fait pour le succès de nos armes, tout ce que permettait la position où l'on m'avait place, j'ai dédaigné de repousser, moi-même, un blâme immérité, me bornant à gémir que la passion pût rendre si complettement injuste.

Un autre motif aussi m'empêchait de rien écrire sur la bataille de Waterloo, le respect dû aux malheurs d'un chef trop magnanime et trop conséquent pour avoir maintenant la peusée de rejeter sur ses lieutetenans le tort de nos derniers revers, puisqu'à l'époque où il était le plus éminemment intéressé à

en faire connaître les auteurs à la France, et à l'Europe, ses rélations officielles ne continrent de reproches contre aucun d'eux. Je savais en outre de la bouche des personnes qui ont vécu dans son intimité depuis la bataille de Waterloo, jusques au moment de son départ de Rochefort, qu'il n'avait jamais articulé un mot d'improbation à mon égard.

Mais lorsque plus de trois ans après les événemens, un officier général, renvoyé de Ste.-Hélène, se permet de publier comme avouée de Napoléon, une rélation apologétique de cette campagne, où à l'aide d'instructions et d'ordres supposés, de mouvemens imaginaires, et de calomnies artificieusement tissues, il prétend expliquer pourquoi a échoué un plan de campagne dont l'insuccès a été l'inévitable conséquence de la non solution du problême des projets des Alliés après la bataille de Ligny, et des fautes qui en sont résultées, telles que l'inaction de l'armée, pendant la nuit du 16 et la matinée du 17, l'intempestivité des dispositions subséquentes, l'oubli des distances et du tems nécessaire pour les parcourir, enfin, la détermination de combattre à Waterloo, sans savoir où étaient les Prussiens et sans être lié de manière à pouvoir en être soutenu avec un corps envoyé à leur poursuitte trop tard, pour pouvoir les joindre à tems utile et trop faible, pour être à même de paraliser les mouvemens de la totalité de leur armée, je ne balancerai pas à signaler comme l'œuvre de la flatterie et de la déception un tel pamphlet, dont les assertions erronnées, les suppositions gratuites, les hypothèses faites après coup, ne doivent point être confondues avec ce qu'écrirait Napoléon, s'il retraçait lui-même un de ces événemens malheureux que la fortune reserve quelquefois aux plus grands capitaines, sans que l'àclat de leur brillante carrière puisse en être obscurci.

L'intérêt attaché à tout ce qui émâne de Ste. Hélène, et l'importance que l'on pourrait prêter au roman militaire du

(*) Parmi plusieurs individus d'un témoignage irrécusable que j'aurais à citer, je ne nommerai que le Général Bernard. A New-York, en Octobre, 1818, il me confirmait encore cette assertion, ajoutant seulement, que Napoléon avait demandé si j'étais arrivé jusques au défilé de *St Lambert*.

Gal. Gourgaud s'il n'était réfuté, fixent le moment où les considérations secondaires et les ménagemens individuels ne peuvent plus empêcher ceux qui ont été investis de commandemens éminens durant la campagne de 1815, de fournir à l'histoire des documens que leur scrupuleuse fidélité rendent dignes d'en devenir le patrimoine, et qu'eux seuls possédent. Puisque d'ailleurs la connaissance du vrai ne saurait être acquise que par un examen comparatif des différentes assertions rélatives à cette sanglante tragédie, et que deux des principaux acteurs qui y ont figuré, n'ont point été entendus, ou ne l'ont été que d'une manière incomplette, il convient de mettre en regard leurs moyens de défense et les imputations dont ils sont l'objet dans un ouvrage qui, quoique fictivement revêtu de la sanction de Napoléon, offre cependant, divers documens officiels. Quelque pénible qu'il me soit donc de contribuer à soulever le voile qui couvre encore les réels mobiles de nos revers, et quelque répugnance que j'aie à occuper l'attention publique, ces sentimens douloureux s'atténuent par la pensée que le jour de la vérité finit toujours par éclairer les événemens les plus artificieusement dénaturés, et par la conviction que les défenseurs naturels du Maréchal Ney ne souffriront pas que le même génie malfesant qui présidait à la rédaction de bulletins officieux où l'on rejetait sur des causes imaginaires, et des officiers particuliers les fautes des chefs, (*) tourmente ses mânes sanglantes et flétrisse les lauriers qui ombragent sa tombe, en l'accusant d'impéritie, et d'affaiblissement moral et intellectuel. Car quelque soit le jugement que l'on porte de sa conduite politique, sa vie militaire se compose de tant d'opé-

(*) On voudrait pouvoir oublier le bulletin qui aprés la bataille de Leipzic, traduisait au tribunal de l'opinion, en attendant qu'il le fût devant une çommission militaire, le Colonel du Génie Monfort, *gratuitement* accusé de la rupture du pont sur la Saal dont les fatales conséquences avaient été la prise du Général Lauriston, la mort du Prince Poniatowski, et la destruction d'une grande partie du corps Polonais. On sait également à quoi s'en tenir maintenant sur les torts supposès du Général Marescot. Les revers des troupes françaises près Séville, furent le résultat d'ordres donnés, et de l'occupation de positions prescrittes par le Grand Duc de Berg. (*Murat.*) Et néanmoins le Général Marescot fut mis en jugement et privé de son état, et de ses honneurs.

rations fortement conbinées et de si éclatans faits-d'arme, qu'elle passera à la postérité resplendissante d'une impérissable gloire. Déjà les véridiques crayons de l'histoire ont fait justice des trompeuses assertions qu'inventa l'adulation, durant les campagnes précédentes : de même aussi, ils ne retraceront la plûpart des imputations dirigées contre le Mal. Ney, que pour les faire envisager comme un nouvel attentat à l'opinion, non moins odieux que celui d'attribuer les désastres de Waterloo à une prétendue terreur panique dont aurait été saisie l'armée Française, lors de la dernière attaque des Prussiens, sur son flanc, et ses derrières.(Bulletin de la bataille de Waterloo, publié au moniteur en Juin 1815.)

Toutefois si l'amitié qui m'unissait au Mal. Ney, me rend impossible de dissimuler le douloureux étonnement dont j'ai été saisi en voyant un aide-de-camp de Napoléon, traiter d'une manière aussi injustement sévère l'homme qui paya de sa tête son dévoûment à sa cause, je laisserai à des mains plus habiles à le complettement défendre, et je consacrerai principalement cet écrit à la réfutation des imputations qui me sont personnelles. Leur attentif examen et le simple narré de ce qui s'est passé aux corps-d'armée sous mes ordres depuis le 17, jusques au 19 Juin, suffiront pour les faire apprécier, et au flambeau d'une discussion impartiale, les illusions qu'essaie d'accréditer la malveillance, s'évanouiront.

Si l'on devait en croire le Gal. Gourgaud, la perte de la bataille de Waterloo, devrait en partie être attribuée : 1°. *A l'incertitude du Maréchal Grouchy le 17, rélativement aux mouvemens de l'ennemi ; s'il avait été à Wavres, le 17 au soir, en communication avec la gauche de l'armée, Blucher n'aurait pas osé se diviser devant lui, et même en supposant qu'il l'eût fait, Grouchy l'aurait poursuivi.*

Cette incertitude a, sans doute, fortement contribué à nos revers ; mais peut-elle m'être reprochée ? Non : car lorsqu'un général en chef confie une mission, il doit accompagner ses ordres de données qui mettent à même de les remplir et, c'était à Napoléon à m'indiquer dans quelle direction se retiraient les

Prussiens, surtout m'envoyant à leur poursuitte, quinze heures après qu'ils avaient commencé leur retraite. Puisqu'il ne l'a pas fait, et que ni le rapport de ses espions, ni les reconnaissances des troupes à cheval, ni les lumières de son propre génie, n'avaient pu l'éclairer sur leurs projets et sur leur marche, comment pouvais-je, ne l'ayant pas quitté depuis l'aube du jour, soudainement les découvrir? Ni lui ni qui que ce soit dans l'armée française, na déviné durant la journée du 17, et la matinée du 18, le plan d'opération adopté par les alliés après la perte de la bataille de Ligny; le Mal. Blucher avait alors deux partis à prendre : ou de se retirer sur la Meuse, entre Liége et Namur, ou de se réunir à l'armée Anglo-Belge : l'un et l'autre avaient leurs avantages et leurs inconvéniens : le second adopté par le général Prussien ne lui a que trop bien réussi : mais s'il eut préféré le premier, et que le Duc de Wellington se fût porté sur Anvers, dans quel embarras ne se serait pas trouvé le général en chef Français? Il était donc extrêmement difficile qu'il préjugeât la détermination des Alliés, et puisqu'elle a échappé à un aussi grand capitaine, qui a droit de me jeter la pierre, pour ne pas avoir eu des vues plus perçantes, et des inspirations plus heureuses que les siennes? La marche des Prussiens durant la nuit du 16, et la matinée du 17, et le mouvement de deux de leurs corps, dirigés le 18, dès quatre heures du matin, de Wavres sur Waterloo, sont aujourd'hui le secret de tout le monde; jusques au 18, après midi, il n'a appartenu qu'au Mal. Blucher et au Duc de Wellington, et il est facile, mais injuste aux critiques d'etablir qu'il devait être immédiatement déviné sur le terrein où la question était à resoudre et où on manquait de toutes les données dont ils sont munis aujourd'hui. Toutefois, pour peu qu'on se rappelle le tems affreux qu'il fesait, et qu'on suive sur la carte, les mouvemens de l'armée Prussienne et les miens, qu'on mesure les distances entre Fleurus, Gembloux, Sartavalin et Wavres, enfin, qu'on sache l'heure à laquelle mes troupes se sont ébranlées, et ont attaqué l'arrière garde du Mal. Blucher, et on se convaincra que j'ai su démêler et suivre sa piste sans avoir été effectivement retardé par l'incertitude dans laquelle je me trouvais.

L'assertion que si j'avais été le 17 *au soir A Wavres, en com-camumition avec la gauche de l'armée, le Mal. Blucher n'aurait pas osé se rompre devant moi, et qu'en supposant qu'il l'eût fait, je l'aurais poursuivi*, manque de justesse, attendu l'impossibilité que je fusse le 17, au soir à Wavres et la supériorité numérique du Mal. Blucher. Cette supériorité le mettait à même de détacher, dans toute espèce d'hypothése, la moitié de son armée au soutien du Duc de Wellington, et de laisser devant moi l'autre moitié, qui, plus forte de quinze mille hommes, que les troupes que j'avais, pouvait les tenir en échec, et les combattre avec l'avantage du nombre, et de la position. On ne saurait d'ailleurs nier que quelque soient les talens d'un général, et l'exaltation du moral de ses soldats, il ne soit difficile à trente deux mille hommes d'en paraliser quatre-vingt-quinze mille, et telle était la disproportion existante entre l'armée du Mal. Blucher et la mienne. On trouvera la force, et la composition de l'une et de l'autre, dans les tableaux ci annexés.(*) Enfin pour

---

(*) Tableau de la composition de l'Armée du Mal. Grouchy, tiré de l'ouvrage du Gal. Gourgaud, page 85.

2me Corps d'armée, Division d'infanterie du Gén Girard, . .	3060
Artillerie, ...	160
3me Corps d'armée, cemmandé par le Gén. Vendame, infanterie,	11,336
Artillerie, ...	660
4me. Corps d'armée commandé par le Gén Gérard, . .	10,130
Artillerie, ...	600
Division de Cavalerie, ... -	1,380
6me. Corps d'armée, division du Gén Teste, . .	4,000
Artilleurs, ...	160
Cavalerie legère du Gén. Pajol, une division, . . .	1,150
Dragons du Gén Excelmans, deux divisions, . . .	2,390
Artilleurs attachés à ces deux corps, ...	200
Total	35,226

Mais la division du Gén. Girard n'a pas fait partie des troupes qui m'ont été confiés, elle est restée à Fleurus, pour garder ce point, et faire enlever les blessés (voyez les ordres de Napoléon rélatifs à cette division, Gén. Gourgaud, page 78, ligne 8.)

Ainsi, il y a à defalquer, ...	3,220
Partant, la force du corps envoyé à la poursuitte des Prussiens, le 17 Juin, était de	32,000

dont 4,870 de cavalerie

que je pusse arriver le 17 au soir, il fallait que Napoléon me prescrivît de marcher sur Wavres, ou du-moins me mît à même de juger que c'était vers cette ville que je devais me diriger. (Ses ordres qui seront incessamment rapportés, montrent qu'il ne l'a pas fait.) Qu'il n'eût pas attendu jusqu'à midi à m'envoyer à la poursuitte des Prussiens, et que les corps des Généraux Vendame et Gérard n'aient pas été des heures à se mettre en marche. (Des milliers de témoins peuvent attester que malgré mes injonctions réitérées, ils étaient encore sur le champ de bataille de Ligny, le 17, à trois heures après midi.) Que la distance de Fleurus à Wavres, en passant par Gembloux et Sartavalin, ne fût point de huit à neuf lieues. (L'inspection de la carte montre qu'elle est telle.) Enfin que la pluie qui tombait par torrens et la difficulté des routes, n'accrussent pas encore la longueur du tems nécessaire pour la franchir. Ces diverses considérations démontrent qu'il m'était physiquement impossible d'arriver le 17 au soir, devant Wavres.

La seconde cause assignée à nos revers par le Gal. Gourgaud est *le mal-entendu rélativement aux instructions données au Mal. Grouchy, et la non reception des ordres que l'Empereur lui a envoyé, dans la nuit du 17, et le matin du* 18.

Force de l'Armée Prussienne en entrant en campagne, (Gal. Gourgaud, page 39.)

Infanterie, ...	102,000
Cavalerie, ...	18,000
Total	120,000

Pertes des Prussiens à la bataille de Ligny, le 16, en tués et blessés.

Rapport officiel français (inséré au Moniteur en 1815), . . .	15,000
Rélation du Général Gourgaud, ...	25,000

Quelque bizarre qu'il puisse paraître que depuis le séjour de cet officier Général à Ste Hélène, le nombre des tués de l'armée Prussienne se soit accru de dix mille en admettant cette évaluation, il en résulte,

Que l'Armée du Mal. Blucher était, le 17 Juin, de . 95,000

Un document officiel, la lettre que le M al. Soult, major général de l'armée, m'a écrit le 18 Juin, à une heure après midi, (lettre qu'on trouvera textuellement rapportée page 15,) dément cette assertion, lorsqu'en parlant de ma marche sur Sartavalin, elle s'exprime en ces termes : *ce mouvement est conforme aux dispositions de sa majesté, qui vous ont été communiquées. &c.* Certes, un tel assentiment n'aurait pas été donné à mes opérations, si j'avais mal saisi les intentions de Napoléon, et si je n'eusse pas agi conformement à ses vues. Quant à la non exécution des ordres qui m'auraient été envoyés dans la nuit du 17 au 18, et la matinée du 18, je n'ai point à en justifier, puisque ceux qui m'attaquent établissent eux-mêmes qu'ils ne me sont pas parvenus. Je suis d'ailleurs tenté de croire qu'ils ne furent jamais donnés : s'ils l'eussent été, la lettre du Major Gal. ferait mention de leur envoi; elle exprimerait étonnement et mécontentement de leur non exécution; elle repêterait les dispositions qu'ils prescrivaient. Cette lettre n'en dit pas un mot, et accuse reception de mes dépêches datées du 18, à deux heures du matin et parvenues à cinq heures, (voyez l'ouvrage du Gal. Gourgaud, page 87,) d'ou l'on peut inférer qu'il ne m'avait point été écrit du grand quartier général, depuis que ces dépêches y étaient arrivées. La lecture du récit détaillé de mes opérations, le 17, et le 18, et le développement des motifs qui les ont basé, ajouteront une nouvelle force à ces observations.

La bataille de Ligny, livrée le 16 Juin, n'a fini que vers les neuf heures du soir : seulement alors, la retraite des Prussiens a été présumée : je me sers de cette expression, car l'obscurité de la nuit rendait à peu-près impossible de distinguer leurs mouvemens, et quoique les pertes que nous leur avions fait essuyer, fussent telles qu'ils crussent devoir nous abandonner le champ de bataille, ils se retiraient assez en ordre cependant, pour pouvoir masquer au besoin leur retraite par de nouvelles attaques : la preuve en est que lorsque dans l'espoir de les entamer, vers les neuf heures du soir, je lançai sur eux, la cavalerie légère du Gal. Valin, elle fut si vigoureusement reçue que sa charge n'eut aucun résultat et fut pres-

qu'immédiatement suivie d'un *hourra* général de leur part. N'ayant pendant la journée du 16, que les troupes à cheval sous mes ordres et jugeant que de l'infanterie m'était nécessaire pour rendre fructueuse la poursuitte de nuit d'une armée aussi peu désorganisée, je cherchai vers les neuf heures et demie à joindre Napoléon, pour le prier de mettre à ma disposition quelques divisions de cette arme. Il venait de quitter le champ de bataille pour se rendre à Fleurus, et je ne pus le joindre que comme il était prêt d'y arriver : sa réponse à ma demande fut qu'il me donnerait des ordres le lendemain matin. L'extrême fatigue des troupes qui, après des marches forcées, s'étaient battues le 15 et le 16, rendait sans doute difficile et pénible de vivement poursuivre l'armée Prussienne pendant la nuit; mais il n'en est pas moins à regretter qu'une telle considération ait prévalu sur l'importance dont il était de ne point lui laisser le tems de se reconnaître et de se rallier. J'en étais si convaincu que je me rendis le 17 avant le jour, chez Napoléon; quelques instances que je fisse pour le voir, il me fut impossible d'y parvenir, et ce ne fut que vers les sept heures et demie qu'il me fit dire par le Major Gal. Mal. Soult, qu'il se proposait d'aller incessamment visiter le champ de bataille et que je l'y suivrais.

Dans les premières heures de la matinée du 17, le Gal. Pajol avec ses hussards et quelqu'infanterie avaient eu ordre de suivre les Prussiens : et plusieurs piéces de canons prises par ses troupes sur la route de Namur ayant été envoyées vers les huit heures, au grand quartier général, on en induisit que c'était sur cette ville que se retirait le Mal. Blucher.

Entre huit et neuf heures, Napoléon partit de Fleurus en voiture, pour se rendre sur le champ de bataille. La difficulté du chemin qu'on lui fit prendre à travers des champs coupés de fossés et de sillons profonds, le retardait tellement qu'il se détermina à monter à cheval : arrivé à St. Amand, il se fit conduire aux diverses avenues par lesquelles ce village avait été attaqué la veille, se promena sur le champ de bataille, fit relever et interroger quelques officiers blessés, qui s'y trouvaient encore, et passant devant le front des régimens qui le saluaient de leurs acclamations, il parla à presque tous les corps,

avec intérêt et satisfaction de leur conduite de la veille : enfin après une longue tournée il descendit de cheval et se mit à causer avec le Gal. Gérard et avec moi, de l'état de l'opinion à Paris, du corps législatif, des Jacobins et de divers autres objets, étrangers à ceux qui semblaient devoir exclusivement l'occuper dans un pareil moment. J'entre dans ces détails, quelque minutieux qu'ils paraissent, attendu qu'ils servent à faire voir comment s'écoulèrent des heures précieuses, dont la perte devait avoir des conséquences si funestes, et parce qu'ils prouvent que Napoléon n'a eu durant la matinée du 17, aucune opinion arrêtée quant au plan du Mal. Blucher, quoique les mouvemens qui en étaient le résultat se fussent exécutés pendant la nuit du 16, et depuis le point du jour du 17, ainsi que le constatent les rapports des généraux en chef Anglais et Prussiens : de sorte que, pendant que Napoléon délibérait avec lui-même sur ce qu'il avait à faire, l'armée Prussienne était déjà concentrée près Wavres, et avait gagné une avance de huit à neuf lieues, sur les corps qui allaient être envoyés à sa poursuitte. Ayant reçu vers midi, le rapport d'une reconnaissance dirigée le matin aux Quatre-Bras, Napoléon prit enfin une détermination quant à ses opérations ultérieures auxquelles une plus prompte exécution eut été assurée si, dès le matin, les troupes avaient été prévénues qu'elles auraient à marcher pendant la journée. Il fit d'abord diriger sur la route des Quatre-bras, les corps d'infanterie et de cavalerie, qu'il voulait emmener avec lui, et m'ordonna ensuite de prendre le commandement des corps des Gaux. Vendame et Gérard, et de la cavalerie des Gaux. Pajol et Excelmans, et de me mettre à la poursuitte du Mal. Blucher.

Je me permis de lui faire observer que les Prussiens avaient commencé leur retraite la veille, à dix heures du soir : que du tems ne manquerait pas de s'écouler avant que les troupes qui etaient fort disséminées dans la plaine, qui avaient démonté leurs armes pour les nétoyer, qui fesaient la soupe et ne s'attendaient pas à faire de mouvemens ce jour là, pussent s'ébranler : qu'ainsi l'ennemi aurait dix-sept à dix-huit heures d'a-

vance sur les corps qu'il envoyait après lui ; j'ajoutai que quoique les rapports de la cavalerie n'apprissent rien de précis sur la direction suivie par la masse de l'armée Prussienne, cependant il paraissait que c'était sur Namur que s'opérait la retraite du Mal. Blucher ; qu'ainsi en le poursuivant j'allais me trouver isolé, séparé de la grande armée, et hors du cercle de ses opérations. Ces observations furent mal accueillies ; il me repêta l'ordre qu'il m'avait donné, ajoutant que c'était à moi à découvrir la route prise par les Prussiens, que je devais completter leur défaite en les attaquant aussitôt que je les aurais joint, et que je correspondrais avec lui, par la route pavée qui conduit de Namur aux Quatre-Bras. Une conversation de quelques secondes que j'eus ensuite avec le Major général n'eurent trait qu'à la distraction de troupes que je devais tirer des corps sous mes ordres, pour les réunir à celles qu'allait emmener Napoléon. Telles sont les seules dispositions qui m'aient été communiquées, les seuls ordres que j'aie reçu. Certes il était aussi aisé de les comprendre, que difficile de leur assurer d'utiles resultats en dévinant immédiatement dans quelle direction je devais marcher. Je me hâtai de donner aux Généraux Vendame et Gérard, l'injonction de faire prendre les armes à leurs troupes. N'ayant alors d'autres notions sur les mouvemens des Prussiens que l'envoi par le Gal. Pajol, d'artillerie prise sur la route de Namur, mais les traces de l'ennemi se trouvant également sur celle de Gembloux, la cavalerie du Gal. Excelmans fut portée dans cette direction, et l'infanterie à l'embranchement des chemins de Namur, et de Gembloux. Comme j'y arrivais, je sûs que celles des colonnes Prusiennes qui avaient pris d'abord la route de Namur, l'avaient quitté pour en suivre une paralléle à celle qui conduit à Gembloux, et qu'il n'y avait guère que des parcs qui eussent filé vers la première de ces villes : j'en inférai que le Mal. Blucher se retirait sur Bruxelles ou Louvain, et je dirigeai toute mon infanterie sur Gembloux. Ainsi que je l'avais présumé, beaucoup de tems s'était écoulé, avant que les corps des Généraux Vendame et Gérard, et surtout, ce-

lui de ce dernier, se fussent mis en mouvement; impatient de leurs lenteurs, je pris les devants et me rendis de ma personne à Gembloux, afin d'en interroger les principaux habitans. Je ne pus apprendre autre chose, si-non, que pendant la nuit du 16, plusieurs colonnes Prussiennes y avaient passé, ainsi que nombre de généraux: mais on ignorait la direction ultérieure que pouvait avoir pris l'ennemi: je recueillais ces insuffisantes notions, lorsque les premières troupes du Gal. Vendame arrivèrent. La nuit tombait, et le corps du Gal. Gérard était encore bien en arrière. (Il ne fut rendu en totalité à Gembloux que vers dix heures du soir.) Cependant le Gal. Excelmans qui avait depassé cette ville, m'informant qu'il avait devant lui quelque cavalerie Prussienne, je lui prescrivis quoique la nuit fût arrivée, et le tems affreux, de suivre l'ennemi, de tout faire pour ne le point perdre de vue, et je portai le corps du Gal. Vendame, de l'autre côté de Gembloux, afin de soutenir, au besoin la cavalerie Excelmans; Les troupes du Gal. Gérard furent stationées à Gembloux même, à mesure qu'elles arrivaient. Le Gal. Pajol, qui avait quitté la route de Namur, pour marcher parallélement au chemin de Fleurus à Gembloux, m'ayant rendu compte vers les neuf heures du soir qu'il avait pris position à deux lieues sur la droite de cette ville, j'écrivis à Napoleon une première lettre pour l'informer du point où j'étais, et ayant reçu pendant la nuit, quelques renseignemens sur la marche des Prussiens, je lui addressai une seconde lettre à deux heures du matin, pour le prévenir que je me remettrais en marche avant le jour, et me porterais sur Sartavalin. Au lever du soleil, le corps du Gal. Vendame s'ébranla dans cette direction, marchant sur les traces de la cavalerie du Gal. Excelmans, et le Gal. Gérard eut ordre de suivre ce mouvement. Des rapports successifs annonçant que plusieures colonnes Prussiennes avaient passé, tant à Sartavalin que dans les environs, j'écrivis à dix heures et demie une troisième lettre à Napoléon, pour lui annoncer que je mecroyais au moment de joindre l'arrière-garde Prussienne, et j'expédiai cette nouvelle dépêche par le Major La Frenaie, autrefois son page, officier egalement capable de bien rendre compte de ce

que j'avais recueilli des mouvemens de l'ennemi, et de rapporter promptement des ordres, s'il y en avait à me donner. L'opinion d'un ancien militaire décoré de la légion d'honneur, chez lequel je m'arrètai à Sartavalin le tems nécessaire pour écrire cette lettre, et celle de toutes les personnes que j'avais interrogé etaient que les Prussiens se concentraient dans les plaines de Louvain. Je rejoignis le Gal. Excelmans qui, depuis le matin, tallonait les extrêmes arrières-gardes de cavalerie Prussienne ; et à onze heures et demie, et à une lieue et demie environ de Wavres, nous découvrîmes enfin une arrière-garde d'infanterie, avec du canon. Aussitôt que je l'eus reconnu, la canonade s'engagea, et le Gal. Vendame arrivant, avec la tête de sa colonne nous marchâmes aux Prussiens, qui avaient pris position au bois de Limelette, et furent immédiatement attaqués et culbutés : la cavalerie du Gal. Excelmans les tournant par la droite du bois, se porta sur le bas Wavres. Nous suivimes vivement l'ennemi, et entre une et deux heures, nous étions maîtres de la partie de cette ville, située sur la rive gauche de la Dyle.

Pendant qu'on tiraillait dans le bois de Limelette, le canon se fit entendre sur la gauche : je me portai, de ma personne, dans cette direction, et me convainquis qu'un engagement y avait lieu. Mais la nature de la canonade, peu nourrie alors, (il était environ midi, et elle ne l'a été fortement à Waterloo, que vers une heure.) La complette ignorance où j'étais que les Anglais recevraient la bataille de ce côté-ci de la forêt de Soignes, la probabilité que ce n'était qu'un engagement partiel du Mal. Ney avec l'arrière garde du Duc de Wellington, qu'on croyait généralement dans l'armée Française, en retraite sur Anvers, enfin l'obéissance due à mes ordres qui me prescrivaient de poursuivre et de combattre les Prussiens, et de ne jamais les perdre de vue quand je les aurais joint, me firent regarder comme mon devoir, non-seulement de ne pas les abandonner pour courir au bruit de cette canonade lointaine, mais encore de les attaquer le plus vivement possible à Wavres afin qu'en les occupant fortement, sur ce point, ils ne pussent rien entreprendre contre Napoléon, si,

contre toutes probabilités, une bataille générale se livrait entre les Quatre-Bras et Bruxelles. Je n'avais alors pas plus deviné que ne l'avait fait Napoléon à cette heure, le plan des Alliés, et je n'étais point informé que, dès le point du jour, deux des corps du Mal. Blucher avaient quitté Wavres pour se porter au soutien du Duc de Wellington. N'ayant d'ailleurs que trente-deux mille hommes, et étant autorisé par tous mes rapports à croire la totalité de l'armée Prussienne, forte de quatre-vingt-quinze mille réunie devant moi, j'étais trop faible pour pouvoir détacher une partie de mes troupes, sans courir la chance de faire écraser le reste.

Toute-fois lorsqu'un peu plus tard, le Gal. Pajol qui se trouvait fort en arrière par suite de la fausse direction dans laquelle il avait été envoyé la veille, m'eut rendu compte qu'il allait rentrer dans la route que j'avais suivi, je lui donnai ordre de se porter au village de Limale, et du côté du canon qu'on entendait.

En possession d'une partie de Wavres, nous avions en face de nous, sur la rive opposée de la Dyle, une armée Prussienne, dont il était difficile, à raison de la nature du terrein, d'évaluer la force. Elle couronnait les hauteurs qui dominent Wavres, occupait le village de Bielge, et le moulin de ce nom placé au pied, et se prolongeait dans la direction du village de Limelette. Il s'était ouvert d'une des rives de la rivière à l'autre, une forte canonade entre l'artillerie du Gal. Vendame, et les batteries ennemies, et notre infanterie fusillait vivement l'infanterie Prussienne, sans franchir la rivière, dont le passage était défendu par le feu partant des maisons sur la rive occupée par l'ennemie, et par un grand nombre de bouches à feu. La tête de la colonne du Gal. Gérard arrivant sur ces entrefaites eut ordre d'attaquer le moulin de Bielge, et de passer la Dyle sur ce point. La cavalerie du Gal. Excelmans était sur le bas Wavres, et celle du Gal. Pajol avait été dirigée ainsi que je l'ai déjà dit, sur le village de Limale, afin de me mettre en communication avec Napoléon, et de couper la retraite des Prussiens, s'ils se retiraient sur Bruxelles, quand

je les aurais chassé de la position de Wavres. Le Gal. Pajol se serait trouvé avant eux sur cette route, et les eût fortement gêné dans leurs mouvemens. L'attaque du moulin de Bielge faite mollement ne réussit pas, et je me disposais à la renouveler, lorsqu'un officier envoyé par Napoléon me remit vers les quatre heures, une dépêche du Major Gal., (Mal. Soult,) dont voici la teneur : " *Du champ de bataille de Water-" loo, le* 18, *à une heure après midi.* Monsieur le Maréchal, " vous avez écrit ce matin à deux heures, à l'Empereur que " vous marcheriez sur Sartavalin. Donc votre projet était de " vous porter à Corbaix ou à Wavres. Ce mouvement est " conforme aux dispositions de Sa Majesté, qui vous ont été " communiquées. Cependant l'Empereur m'ordonne de vous " dire, que vous devez toujours manœuvrer dans notre direction, " c'est à vous à voir le point où nous sommes, pour vous régler " en conséquence, et pour lier nos communications, ainsi que " pour être toujours en mesure pour tomber sur quelques " troupes ennemies qui chercheraient à inquièter notre droite, " et les écraser. En ce moment la bataille est gagnée sur " la ligne de Waterloo. Le centre de l'ennemi est à Mont-St-" Jean, ainsi manœuvrez pour joindre notre droite.

"*Signé* Le Duc de Dalmatie."

" P. S. Une lettre qui vient d'être interceptée porte, que " le Gal. Bulow, doit attaquer notre flanc : nous croyons apper-" cevoir ce corps sur les hauteurs de St. Lambert : ainsi " ne perdez pas un instant pour vous rapprocher de nous, " et nous joindre, pour écraser Bulow, que vous prendrez en " flagrant délit."

Au moment de la reception de cette lettre, toutes les troupes que j'avais avec moi étaient engagées ; le corps du Gal. Vendame enfourné dans la partie de Wavres dont nous étions maîtres, et n'ayant pas débouché, ne pouvait être porté sur d'autres points, sans que l'on courût la chance que l'ennemi ne repassât la rivière à sa suite et conséquemment n'empêchât, ou tout au moins ne retardât son mouvement. Il en était de

même de celles des troupes du Gal. Gérard qui attaquaient le moulin de Bielge : mais environ la moitié de son corps n'était point encore arrivée devant Wavres. Il était parti trop tard et décousu de Gembloux, la désorganisation partielle et l'impression fâcheuse que lui avait fait éprouver la désertion à l'ennemi du Gal. Bourmont, et de quelqnes autres officiers rendant ses mouvemens lents et sans précisions. Toutefois ce retard devenait heureux, puisque à quelque point de la route que pussent se trouver ces troupes, elles étaient plus près de St. Lambert que celles qui se battaient à Wavres. Je crus devoir utiliser cette circonstance, en les dirigeant directement sur St. Lambert, et Waterloo, sans les laisser arriver à Wavres. Accompagné du Gal. Gérard, je me portaî à leur rencontre, jusques à une maisonnette, nommée la Baraque où j'espérais qu'elles seraient rendues en même tems que moi. Au lieu de cela, elles se firent long-tems attendre, et quand elles arrivèrent le manque de guides, la difficulté de découvrir les chemins, divers prétextes, et le peu d'empressement du général Gérard à exécuter mes ordres ralentirent ce mouvement qui, quoique bien trop tardif alors, pour pouvoir être d'une complète utilité, eût peut-être contribué, s'il eût été fait rapidement, à rendre la dernière attaque des Prussiens, à Waterloo, et la poursuite de l'armée Française, moins décisives. De ma personne je retournai à Wavres espérant que le Gal. Vendame aurait passé la Dyle, enfoncé l'ennemi et que je pourrais aussi diriger, par la rive gauche, la plus grande partie de ses troupes vers St Lambert. Je trouvai les choses dans le même état ; une canonade et une fusillade sans résultats, continuaient d'une rive à l'autre ; indigné, je me précipitai à-bas de cheval pour conduire moi-même une nouvelle attaque au moulin de Bielge. Le Gal. Gérard fut alors blessé d'une balle dans la poitrine, et ce mouvement n'eut pas de succès. Voyant qu'on ne réussissait à rien, ni à Wavres ni à Bielge, et voulant, à tout prix, joindre Napoléon, je me déterminai alors quelqu'inconvénient qu'il pût y avoir à ne laisser que le corps du Gal. Vendame et la cavalerie

Excelmans devant une armée dont la force ne m'était qu'imparfaitement connue, à faire filer celles des troupes du Gal. Gérard que j'avais sur ce point, parallélement à la Dyle, vers Limelette, afin de les réunir à la portion qui avait eu ordre de s'y rendre de la Baraque, et de marcher avec la totalité de ce corps vers St. Lambert. Malheureusement la rive droite de la Dyle est accidentée, coupée de ruisseaux et de ravins profonds et la communication usitee entre Wavres et St. Lambert, est par la rive gauche, de sorte que le mouvement de ces troupes, demanda beaucoup de tems. Cependant la cavalerie du Gal. Pajol et une division d'infanterie franchirent la Dyle et à la nuit nous étions maîtres des hauteurs de l'autre côté de la rivière : mais les Prussiens que nous en avions chassé avaient repris position à une portée de canon en arrière. Le chemin qui conduit du vallon où coule la Dyle au plateau qui domine les villages de Limale et Limelette, est roide et escarpé : l'obscurité de la nuit en rendait la montée lente et difficile : l'encombrement y était extrême, le terrein manquait pour se développer sur la hauteur, et la proximité de l'ennemi était telle que ses balles atteignaient la tête du défilé. Sentant tout le danger d'une telle position, je restai jusques à près de minuit sur ce point, occupé à faire les dispositions convenables et à placer moi-même, les soldats à mesure qu'ils gagnaient la partie du plateau dont nous nous étions emparé. La cavalerie du Gal. Pajol qui avait aussi passé la Dyle était sur la gauche ayant la rivière à dos, et sa situation était aussi mauvaise que celle de l'infanterie et de l'artillerie. Les Prussiens continuaient à occuper Bielge et se liaient par les bois, avec les troupes que j'avais en face de moi : il est probable que s'ils nous eussent vigoureusement ré-attaqué nous eussions été rejetés avec perte, de l'autre côté de la Dyle.

Il m'importait autant d'enfoncer l'ennemi sur ce point, qu'il me tardait d'opérer ma jonction avec Napoléon, dont je n'étais pas inquiet, la lettre du Major général me fesant croire la bataille gagnée par nous, à Waterloo, mais dont je commençais à m'étonner de n'avoir plus

aucunes nouvelles, malgré l'envoi de trois de mes officiers, et de plusieurs partis. J'emploiai la majeure partie de la nuit à tout préparer pour une attaque au point du jour : cependant quoique j'eusse pu faire, j'avais peu de troupes et de moyens réunis, quand l'aube parut : l'ennemi m'évita la peine de l'aller chercher et s'avança pour me combattre : je le repoussai et fis à mon tour attaquer et tourner le village de Bielge par la -division Teste. Ce mouvement força les Prussiens à l'évacuer, ainsi que la partie de Wavres qu'ils occupaient. Le Gal. Vendame passa alors la Dyle sans obstacle : nous poursuivîmes l'ennemi jusques à Roziernes, et on se persuadait que Napoléon, victorieux la veille, était déjà maître de Bruxelles, Ces illusions ne tardèrent pas à s'évanouir. Vers les onze heures, un officier envoyé par le Major général annonça les désastres de Waterloo. Son rapport n'était que verbal ; il ignorait sur quels points s'était retiré Napoléon : et n'était porteur d'aucun ordre qui indiquât ceux sur lesquels je devais me diriger. Toutefois les détails qu'il donnait etaient si circonstanciés qu'il devenait impossible de revoquer en doute la fatalité des événemens de la veille. Ma première pensée fut de marcher sur les derrières de l'armée ennemie : mais ayant trop peu de monde pour un tel mouvement dans lequel j'eusse bientôt été suivi par les Prussiens que j'avais en face de moi, je me déterminai à me porter d'abord sur la Meuse, et à prendre ensuite le parti que les informations que je recueillerais me feraient juger le plus utile. J'opérai mon mouvement sur deux colonnes, dans les directions de Temploux et de Namur, ayant ma cavalerie légère â Marc-St-Denis, et mes dragons sur la droite. L'ennemi qui fuiait devant nous, ne nous inquiéta pas pendant la journée du 19, mais le 20 au matin, il attaqua simultanément les queues des deux colonnes : celle de gauche que le Gal. Vendame s'était permis de quitter pour prendre les devants et se rendre de sa personne à Namur, ayant opéré son mouvement rétrogade un peu trop-tôt, compromit pour quelques instans celle de droite avec laquelle je marchais. La division Teste que je reportai en avant, diver-

ses charges de cavalerie et la fermeté des troupes firent bientôt cesser la presse momentanée dans laquelle on se trouvait. L'ennemi fut repoussé et nous lui enlevâmes plusieurs piéces de canons. Arrivé à Namur, j'appris que les Alliés avaient passé la Sambre la veille, et je resolus de me replier par Dinant, sur Givet. Mais il était indispensable de tenir Namur, pendant la journée afin d'avoir le tems de faire passer aux blessés, aux équipages, et à l'artillerie, le defilé long, et étroit, qui s'étend de cette ville à Dinant. Je chargeai le Gal. Vendame d'occuper Namur jusques à la nuit et il s'y maintint avec succès malgré les attaques récidivées des Prussiens auxquels on ne laissa ni un blessé, ni un caisson, ni un trophée militaire; et qui essuièrent de telles pertes dans leurs attaques, qu'ils n'essayèrent pas de nous poursuivre, au-de-là de Dinant.

Dans un ouvrage plus complet, sur la campagne de 1815, pour l'achévement duquel, d'indispensables matériaux me manquent encore aux Etats-Unis, je donnerai les détails de ma retraite sur Paris, connue, au reste, par ses résultats. Il suffit de dire ici, que les espérances d'un ennemi nombreux et avant moi, sur mes communications directes avec la capitale, furent déjouées: les troupes sous mes ordres, ainsi que les débris de l'armée de Napoléon que je ralliai à mon corps à Soissons, furent ramenés, intactes, ét inespérés à Paris, et la prémière pensée du Ministre de la Guerre, en envoyant l'annoncer par le Colonel *Hervo*, son aide-de-camp, au corps législatif, fut de lui faire démander de décréter que j'avais bien mérité de la patrie. (*)

Après avoir mis à même de juger par le narré qu'on vient de parcourir, et les observations qui le précèdent, si le Gal. Gourgaud est autorisé à m'imputer celles des causes de la perte de la bataille de Waterloo qu'il essaie de rejeter sur moi, peut-être devrais-je d'autant moins m'occuper de quelques écrits publiés en Europe et aux Etats-Unis, et dans lesquels on

---

*Cette circonstance m'a encore été répétée à Philadelphie, par un témoin auriculaire, le Colonel Latapie.

m'attaque avec aussi peu de justesse que de mesure, qu'une discussion calme et raisonnée, et le langage de la vérité ne sauraient être entendus de leurs auteurs, dont la plûpart ont un intérêt personnel à proclamer l'infaillibilité de Napoleon, et à ne point admettre qu'il aît pu se tromper dans le choix des dispositions, ou des hommes qu'il a adoptée. Puisque d'ailleurs, il n'exista jamais ni rapports affectueux, ni d'autres liens que ceux d'une confraternité forcée, entre moi et ceux de ces hommes du régime Impérial qui dûrent leur rapide élevation, à une flexibilité de caractére qui les rendaient de précieux instrumens pour le despotisme, et dont l'étonnante fortune fut le résultat de leur soudaine aptitude à confondre la patrie et le chef du gouvernement, et à croire servir l'une, en se dévoûant aveuglement, aux passions, et aux vues ambiticuses de l'autre, assurément je ne devais attendre d'eux, ni impartialité, ni justice, aux rives étrangères où m'ont poussé les orages qu'ils ont fait éclater sur la France, par l'aveuglement, et les fatales déterminations dans lesquelles de pernicieux conseils, et un culte idolâtre, ont entrainé son dernier chef. Mais, si leur inimitié dont je fus si souvent l'objet dans ma patrie, m'y servit de titres à l'estime publique, elle n'a pas plus le droit de m'affecter aux Etats-Unis, que n'ont le pouvoir de m'atteindre les attaques de ces individus qui se persuadent que l'auréole de gloire d'un grand-homme, en les éclairant un moment, les a transformé en d'irrecusables autorités, et ne voyent pas qu'un éclat d'emprunt qui ne se refléchit sur aucuns faits-d'armes connus, sur aucuns services éminens, ne sert qu'a mieux faire ressortir la présomptueuse impéritie des jugemens qu'ils prononcent. Je dédaignerais donc de m'occupér d'écrits presque tous émânés de pareilles sources, s'il n'importait de prémunir contre leurs imputations, car quoique basées sur des faits, des calculs et des raisonnemens faux elles pourraient paraître spécieuses à raison de la perfide adresse ou de l'extrême assurance avec laquelle elles sont présentées. J'habite d'ailleurs un pays où, depuis trois ans j'ai reçu tant de marques d'intérêt que j'éprouve le besoin de légitimer l'honorable bienveillance dont j'ai été l'objet, en justifiant

aux yeux des citoyens de ma patrie adoptive de tous les actes d'une vie qui, consacrée pendant vingt cinq ans, au service du pays qui m'a vu naître, n'a pu échapper en des tems de dissentions civiles, ni aux préventions haineuses des uns, ni à la jalouse malveillance des autres. Quand en outre la fortune ne sourit plus aux entreprises dans lesquelles vous êtes engagé, de toute-part le blâme vient vous assaillir. Toute-fois pour qu'il soit mérité, il faudrait avoir brigué les emplois qui vous ont été confiés, vous être offert aux événemens comme doué de talens qui commandent les succès, et avoir méconnu la religion de vos devoirs : mais si loin de solliciter aucunes fonctions, on s'est plus d'une-fois, refusé à occuper les postes élevés qui vous étaient assignés (*), si prodigue de son sang pour la défense de son pays, on a fait tout ce qui était en soi pour le bien servir, si toutes les actions de sa vie ont été basées sur des motifs désintéressés et patriotiques, on se doit de dissiper les nuages dont on cherche à obscurcir une carrière, si-non brillante, et heureuse, du moins honorable et pure. (†)

Dans la critique d'un écrit explicatif de quelques-unes des causes de la perte de la bataille de Waterloo, publié aux Etats-Unis, on se plaint de voir justifier ma conduite le jour de cette bataille, conduite qui n'a été, dit on, que légèrement blâmée, tandis qu'on garde le silence sur celle antérieure, qui l'est, l'a été, et le sera toujours, universellement, unanimement, *&c.*

Il suffirait, pour démentir cette prétendu unanimité de citer les titres de nombre de rélations Anglaises, Françaises et Allemandes que j'ai sous les yeux, et qui ne renferment aucune

* En 1795, j'ai refusé le commandement en chef de l'armée des côtes de Brest, avant la campagne de Leipsick, celui de la cavalerie, et en 1814, l'armée qui devait se rassembler en Piémont.

(†) Ayant à repousser dans la suite de cet écrit, les attaques de quelques personnes qui ont emploié des argumens à-peu-près semblables, il est bien difficile que la patience du public ne soit pas fatiguée par les fréquentes répétitions qu'il m'est impossible d'éviter. J'ose cependant la réclamer, dans la persuasion que le désir de connaître toute la vérité relativement à des événemens décris jusques-à-présent par des écrivains plus ou moins intéressés à en taire les réels mobiles, et sur lesquels deux des principaux co-opérateurs n'ont point été entendus, les encouragera à en poursuivre la lecture.

charge contre moi. Quand au prétendu blâme que j'aurais mérité antérieurement au 18 Juin, je ne saurais croire qu'on essaie d'en déverser sur mes opérations le 15 et le 16 : Le succès du combat près Charleroy et de la bataille de Ligny, auxquels la cavalerie que je commandais en chef a eu quelque part, repousse cette pensée. C'est donc ma conduite le 17 Juin qu'on censure. Mais en quoi est- elle répréhensible ? Est-ce de n'avoir donné qu'à midi des ordres de mouvement, aux Gaux. Vendame et Gérard ? On a déjà vu que Napoléon ne m'en donna lui-même, qu'à cette heure : immédiatement après les avoir reçu, je les ai transmis. Est-ce de ce que les troupes ne se sont ébranlées que deux ou trois heures après ? Ayant prescrit qu'on se mît en marche, aussitôt qu'il m'a été enjoint de poursuivre les Prussiens et ayant fait usage de tous les moyens en mon pouvoir pour stimuler et faire agir les généraux employés sous moi, je ne suis pas plus coupable de leur lenteur le 17, que Napoléon ne l'est de l'arrivée du Gal. Vendame, à Charleroy quatre heures trop tard le 15 et de celle du Gal. Gérard sur le champ de bataille de Fleurus le 16 à midi, au lieu d'y être rendu à huit heures du matin. Puisque d'ailleurs les calomnies dont je suis l'objet me forcent à ne taire aucunes vérités je dirai que des heures s'écoulèrent avant que je pusse arracher le Gal. Gérard de son quartier général de Ligny le 17, qu'il partit trop tard le 18 de Gembloux, ne conduisit point lui même l'attaque du moulin de Bielge, mit peu de zéle à faire exécuter le mouvement qui avait pour objet de porter ses troupes de la Baraque sur St. Lambert : et montra autant d'apathie, que de répugnance à exécuter les dispositions que je croyais devoir prescrire J'ai non moins à me plaindre du Gal. Vendame dont le peu de volonté à me seconder se manifesta dès le 15 au soir, lorsqu'ayant avec ma cavalerie repoussé le corps du Gal. Ziethen jusque sous Fleurus, et voulant chasser les Prussiens de cette ville par un mouvement combiné de ses troupes, et des miennes, il me refusa de co-opérer avec son corps à cette attaque qui n'eut pas lieu attendu qu'il fut trop tard pour l'exécuter quand les ordres de Napoléon que, j'avais fait prier d'en donner au Gal.

Vendame arrivèrent. Le 17 l'Empereur dès qu'il fut sur le champ de bataille l'envoia chercher, mais inutilement, et quand j'eus vers les midi des ordres à lui transmettre, un tems precieux se perdit avant qu'on parvint à le découvrir. Sa conduite devant Wavres, ne m'affecta pas moins que la lenteur des troupes à se mettre en marche. Au lieu d'attaquer vigoureusesment l'ennemi et de passer de vive force la Dyle, il se borna à faire canoner et fusiller d'une des rives de la rivière à l'autre. Enfin le mécontentement manifeste qu'avait fait naître dans cet officier général, aussi bien que dans le G^al. Gérard, leur mutuelle jalousie du commandement qui m'était confié, la tardive et incomplète obéissance de l'un et de l'autre, et leurs prétentions que ne purent désarmer une inaltèrable patience et des ménagemens sans bornes, si peu appréciés qu'ils les ont transformés depuis en faiblesse, m'abreuvèrent d'amertume et de dégoûts, et nuisirent essentiellement au succès de mes opérations.

On m'improuve de m'être porté sur Gembloux, et cependant c'est par cette route que s'était retiré le M^al. Blucher, que Napoléon m'ordonnait de poursuivre, sans me prescrire ainsi que voudrait le faire croire le *Combattant de Waterloo* signataire de l'écrit dont je m'occupe, de couvrir le flanc droit de l'armée en prenant une position, ou en marchant parallélement à elle. Un tel ordre eut été absurde, au moment où on se portait en avant sans savoir si les Anglais recevraient la bataille, où elle aurait lieu, et sur quels points marchaient les Prussiens, car on ne peut à-la-fois prendre une position, couvrir le flanc d'une armée et en poursuivre une autre. Supposant cependant pour un instant, que Napoléon l'ait donné, pourquoi ne l'aurais-je pas exécuté cet ordre si commode pour un homme qu'on accuse d'indécision et de manque d'énergie militaire ? Quels motifs m'eussent porté à préférer de m'attacher à la piste du M^al. Blucher, et à courir les chances d'un combat inégal ? Enfin comme on croyait le matin du 17, l'armée Prussienne en retraite sur Namur, c'est dans la direction de cette ville que je me suis d'abord porté : elle était à peu-près opposée à celle que prenait

Napoléon, et avant de me séparer de lui, je l'ai pré. venu que j'allais la suivre. Si alors sa pensée, ou ses ordres eussent été que j'en prisse une différente, et paralléle à la sienne, certes il m'eut fait quitter celle dans laquelle j'annonçais devoir me diriger.

Suis-je coupable de ce que mon infanterie n'est arrivée à Gembloux qu'a la nuit? mais puisque je n'ai pu la faire partir des plaines de Fleurus avant trois heures, et qu'elle a marché, sans s'arrêter du champ de bataille de Ligny jusques à Gembloux, sa tardive arrivée sur ce point ne saurait m'être imputée : les généraux sous moi en sont seuls responsables.

M'inculpe-t-on parce que cette infanterie n'a pas dépassé Gembloux le 17? La tête de la colonne n'y est arrivée qu'à la nuit, et les derniers bataillons y étaient à peine rendus à dix heures du soir : l'obscurité était telle qu'on ne pouvait rien distinguer (voyez l'ouvrage du Gal. Gourgaud) et la pluie qui tombait par torrens, avait rendu les chemins presques impraticables; je n'avais d'ailleurs alors aucune donnée positive quant aux points sur lesquels avait été dirigée la marche en retraite de la masse de l'armée Prussienne. Il n'y avait donc pas moyen que je portasse immédiatement cette infanterie plus loin. La nuit, le tems et l'appréhension de l'embarquer dans une direction fausse, le rendaient impossible.

Mais répète sans cesse, ce *Combattant de Waterloo*, pourquoi le Mal. Grouchy, ne publie-t-il pas textuellement les ordres qu'il a reçu? La raison en est simple. C'est qu'ils ne furent transmis que verbalement. Ceux qui ont servi sous Napoléon, savent que rarement il les donnait par écrit, et au moment où il commencait à s'appercevoir de la perte d'un tems précieux, (la matinée du 17,)moins que jamais il eut la pensée de faire minuter des instructions. Il est commode et facile je le sais, de rejeter sur la non compréhension d'ordres verbaux les mouvemens faux qui ont été le résultat de leur exécution fidèle, et de bazer des accusations utiles à ses vues, sur des instructions imaginaires.

Mais si les diverses dispositions dont se composent ces ordres supposés, ne sont point en harmonie entre-elles, et emportent contradiction, on est à même de juger du degré de foi que mérite la teneur qu'on leur prête aujourd'hui. Le Gal. Gourgaud n'établit, au reste, nulle part, qu'ils aient été donnés par écrit, et s'il était d'un réel intérêt de montrer qu'ils ne furent que verbaux, j'en trouverais si-non une preuve, du moins une forte indication dans la lettre du Major Gal. (Mal. Soult), rapportée page 15 ; en parlant de ma marche sur Sartavalin, il s'exprime en ces termes, " *Ce mouvement " est conforme aux dispositions qui vous ont été communiquées.*" Il n'eut pas manqué de dire aux instructions ou aux ordres que je vous ai transmis et dont vous êtes porteur, si j'en eusse reçu d'autres que de verbaux.

Ce *Combattant de Waterloo*, si bien informé de ce qui se passait à Gembloux, et a Wavres où il n'était point, reproche à l'auteur de l'écrit qu'il attaque, d'avoir avancé que l'armée sous mes ordres, se composait de trente et quelques mille hommes ; il affirme que j'étais a la tête de quarante-cinq mille, dont dix mille de cavalerie, et prétend que l'armée Prussienne a été représentée dans le morceau qu'il réfute, comme double de ce qu'elle était réellement : que sa force, au lieu d'être de quatre-vingt-dix mille hommes, nombre approximatif auquel elle y a été portée, n'était que de cinquante-cinq mille hommes : qu'il ne peut admettre ce calcul de quatre-vingt-dix mille, parce qu'il est inexact, et n'a été admis par aucuns des auteurs qui ont publié des rélations de la bataille de Waterloo, qu'il ait lu, ou dont il ait entendu parler.

De telles assertions montrent à quel point la passion peut faire errer dans les calculs, et rendre fautifs les souvenirs les plus récens. L'état de situation de mon armée, rapporté page 7 de cet écrit, tiré de documens officiels que je possède maintenant, et qui sont semblables à ceux dont s'appuie le Gal. Gourgaud, constate qu'elle ne s'élevait le 17 Juin, qu'à trente-deux mille hommes, dont quatre mille huit cent soixante et dix de cavalerie. Si la mémoire de ce *Combattant de Waterloo*, eût été

plus heureuse, il se serait rappelé de cette phrase du bulletin officiel Français de la bataille de Ligny ; " l'ennemi montra quatre-vingt, à quatre-vingt-dix mille hommes ; " et il n'eut point oublié que le Mal. Blucher, ainsi que le Duc de Wellington établissent dans leurs rapports que l'armée Prussienne formée de quatre corps, ne combattit à Ligny, qu'avec trois, dont le total s'élevait a quatre-vingt mille hommes, et que le quatrième fort de trente mille, et commandé par le Gal. Bulow ne rejoignit l'armée que le lendemain de l'affaire : les pertes des Prussiens le 16, sont évaluées dans la rélation officielle Française insérée au Moniteur en Juin 1815, à quinze mille hommes, et dans les rélations Allemandes, et Anglaises, à beaucoup moins, d'où il résulte qu'après avoir rallié le corps du Gal. Bulow, et concentré son armée aux environs de Wavres, le Mal. Blucher se trouvait à la tête d'environ cent mille combattans. L'évaluation des forces Prussiennes contre lesquelles j'avais à agir, et qu'on attaque pour avoir été portée à quatre-vingt-dix mille hommes, était donc au-dessous de la réalité.

Certainement il est vrai de dire que la victoire serait demeurée à l'armée Française si les Prussiens n'eussent pas pris part à la bataille de Waterloo : mais pour me mettre à même de les en empêcher, il eut fallu, ainsi que je l'ai déjà fait voir, que Napoléon préjugeant leur plan, lançât mes trente-deux mille hommes à leur poursuite le 17 au point du jour, et qu'il n'attendît pas pour prendre un parti, la rentrée d'une reconnaissance envoyée dans la matinée aux Quatre-Bras dont elle n'est revenue qu'à midi, tandis que si elle y eût été dirigée pendant la nuit, son rapport aurait été reçu au lever du soleil, et le plan d'opérations adopté en conséquence, eût pu être mis à exécution sept à huit heures plus tôt : j'aurais alors été en mesure de retarder la retraite du Mal. Blucher, qui ne pouvait l'être par le Gal. Pajol, envoyé dans une fausse direction, (celle de Namur,) avec onze cents et quelques hussards et une faible division d'infanterie ; j'eusse contrecarré le général en chef Prussien dans l'accomplissement de ses projets ; il n'eut pas eu le tems de prendre avantage d'une position forte et étudiée, et n'aurait probablement

pas osé détacher dès le point du jour le 18, de Wavres sur Waterloo deux de ses corps: s'il l'eût fait, lorsque la force de mes troupes lui aurait été connue, c'eût été trop tard, pour qu'avant leur arrivée sur le flanc et la ligne d'opération de l'armée Française le sort de la bataille n'eût été décidé en notre faveur. Mais quand Napoléon m'ordonnait le 17 à midi, de poursuivre l'ennemi, et que par suite des lenteurs des généraux sous mes ordres, leurs troupes ne s'ébranlaient des plaines de Fleurus que le 17 à près de trois heures de l'après midi, l'armée Prussienne était réunie près de Wavres. Lorsque j'arrivais à Wavres, entre une et deux heures le 18, les colonnes Prussiennes étaient déjà sur les hauteurs de St. Lambert, et en vue des armées qui combattaient à Waterloo. Toutefois si l'heure tardive de l'arrivée de mes troupes à Gembloux, et le tems, plus que mon peu de données sur les mouvemens réels des Prussiens m'ont empêché pendant la nuit du 17, de porter mon infanterie au-de-là de cette ville, le 18 au lever du soleil, elle était déjà en mouvement, se dirigeant sur Sartavalin et Wavres où, la tête de la colonne n'a pu parvenir qu'entre une et deux heures quoiqu'elle ne se soit pas arrêtée un instant pendant sa marche. Avancer qu'alors j'étais à tems de paraliser par un mouvement de flanc, que ma proximité de l'ennemi ne me permettait plus de faire, l'attaque de G^al. Bulow sur l'aile droite des Français près de Waterloo, c'est méconnaître la position de l'armée Prussienne qui se trouvait en échelons entre Napoléon et moi; et ne compter pour rien les distances, l'état des chemins, et la nature du pays: c'est oublier que ceux des corps Prussiens qui décidèrent le sort de la bataille, s'étaient ébranlés de Wavres dès le point du jour, et furent en marche depuis quatre heures du matin jusques à une heure après midi, avant d'atteindre la tête du défilé de St. Lambert. (voyez le rapport du M^al. Blucher.) Ainsi donc, à moins que je n'eusse eu la faculté de donner des ailes à mes soldats, il était impossible qu'ils arrivassent à tems utile à Waterloo.

Tenir en échec, ainsi qu'on établit que j'aurais dû le faire avec un corps de trente-deux mille hommes, une armée forte de quatre-vingt-quinze mille, était une tâche fort difficile, et on émet une opinion erronée en avançant que j'aurais pu la remplir ; car pour paraliser les mouvemens de son ennemi en pays ouvert, il ne faut pas en être à plusieurs lieues. Le 17 au soir, mes troupes étaient à peine rendues à Gembloux. Le 17, dans la soirée, le Mal. Blucher avait toute son armée, à l'exception d'une arrière garde, réunie près Wavres. Le 18 au lever du soleil, le Mal. Blucher détachait de Wavres une portion de ses troupes à l'effet d'opérer sa jonction avec le Duc de Wellington : le 18 au lever du soleil, j'étais à sept heures de marche de là. Comment pouvais-je empêcher ce détachement et prévenir cette jonction ?

On ne saurait dire avec plus de justesse, que ce soit moi que le Mal. Blucher ait trompé, et qu'il m'ait dérobé le mouvement d'une partie de son armée, attendu que je ne commandais pas en chef, et que je n'étais pas en position devant lui lorsqu'il a commencé son mouvement vers la gauche de l'armée Anglaise à dessein de tourner la droite des Français à Waterloo, que mes troupes étaient à une grande distance quand cette disposition s'est exécutée, et que je n'ai pu atteindre l'arrière garde des Prussiens, que le 18 vers les midi, à environ une lieue et demie de Wavres, qu'avaient occupé pendant la nuit, ceux des corps ennemis qui effectuèrent au point du jour le mouvement en question. La vérité est, que profitant de la faute que nous avons commis de ne prendre, aussitôt après la bataille de Ligny, aucunes des mesures propres à retarder la retraite des Prussiens et à découvrir la direction qu'ils suivaient, le Mal. Blucher a su tirer tout le parti possible de sa supériorité numérique, du répit que lui a laissé le généralissime Français durant la matinée du 17, enfin de l'heure tardive de la bataille de Waterloo, que Napoléon avait dessein de commencer dès six heures du matin, mais

qu'il a été obligé de différer jusques à midi, attendu qu'il n'avait de munitions que pour huit heures de combat.

En réponse au grief allégué contre moi, par le *Combattant de Waterloo*, que "l'attaque de Wavres, par le "Gal. Vendame aurait réussi, si elle eut été soutenue comme "elle devait l'être." Je demanderai au gens du métier, comment on pouvait plus efficacement l'appuier que par l'attaque simultanée du Moulin de Bielge, des démonstrations au-dessous de Wavres, et un passage de la Dyle au village de Limale. Je laisserai au même écrivain à expliquer pourquoi le Gal. Vendame qui, en tant de circonstances a développé vigueur et talens militaires, qu'on peut supposer avoir été aussi désireux qu'un autre, d'arriver le premier a Bruxelles, et auquel j'avais donné la plus complète latitude quant aux dispositions particulières d'attaque, n'a pas culbutté les dix à douze mille Prussiens, qu'il affirme, dans cet écrit avoir été les seules troupes laissées par le Mal. Blucher devant moi.

Mais c'est m'occuper trop long-tems de bien faibles attaques, et j'aime mieux repousser celles d'un écrivain militaire qui, dans des considérations sur l'art de la guerre, établit, (page 336,) " Que les commandans des corps d'ar- " mées ne doivent pas attendre les ordres du généralissime " pour marcher au secours de leurs voisins ; que dès qu'ils " entendent une canonade un peu vive, sur la colonne prin- " cipale, ils doivent se diriger vers ce bruit, afin de prendre " part au combat qu'il annonce, sans perdre un tems pré- " cieux et souvent irréparable, à attendre des ordres qui " peuvent être retardés par divers accidens...... que la trop " célèbre campagne de Waterloo est un exemple mémorable " des revers que peut causer l'oubli de ces principes. *&c.*" Si l'on admettait leur justesse, il s'ensuivrait que, lorsque j'entendis tirer le canon vers Waterloo, j'aurais dû quitter la poursuite du Mal. Blucher, dont je venais d'atteindre l'arrière garde, pour me porter immédiatement de ce côté. Mon opinion est différente, et je ne saurais croire qu'il appartienne a un général subordonné de

s'écarter des ordres qu'il a reçu du chef suprême, quand les circonstances qui les ont motivé ne sont point évidemment changées. Mes ordres étaient de poursuivre le Mal. Blucher, de ne point le perdre de vue, de l'attaquer quand je l'aurais joint. Je venais de l'atteindre, j'étais aux prises avec son arrière garde, en position pour me barrer le chemin de Wavres, où, d'après tous les rapports qui m'étaient faits, tous les renseignemens que j'avais pu récueillir, je devais croire l'armée Prussienne réunie; je n'étais point dans le secret de la bataille de Waterloo que Napoléon lui-même n'avait pas déviné lorsqu'il m'avait détaché : enfin les considérations qui avaient déterminé l'envoi de mon armée à la poursuite des Prussiens ne perdaient rien de leur force par le bruit d'une canonade qui pouvait n'être que le résultat d'une affaire d'arrière garde à laquelle on s'attendait et qui avait lieu à une distance de plusieurs lieues. D'ailleurs si, contre toutes les probabilités et l'opinion prévalante, les Anglo-Belges recevaient la bataille de ce côté-ci de Bruxelles, combattre l'armée Prussienne en queue de laquelle je me trouvais alors placé, était opérer la seule diversion que je fusse à même d'effectuer. Je crois donc avoir agi conformement aux règles de l'art de la guerre. Cette manière de voir se fortifiait d'ailleurs à mes yeux, par l'improbation qu'avait témoigné devant moi Napoléon, de la conduite du Mal. Ney. Je l'avais entendu le blâmer d'avoir suspendu le mouvement de ses troupes le 15, au bruit de la canonade qui avait lieu entre Gilly et Fleurus, d'avoir fait faire halte aux corps du Gal. Reille entre Grosselies et Frasnes, et d'avoir envoyé une division vers Fleurus où l'on se battait, au lieu de s'en tenir à l'exécution pure et simple de ses ordres, qui lui prescrivaient de se porter aux Quatre-Bras. (Cette improbation est également mentionnée dans l'ouvrage du Gal. Gourgaud, page 50.) D'où il résulte que le Mal. Ney est blâmé pour ne s'en être pas tenu à la littérale exécution de ses ordres, pour avoir arrêté son mouvement, et porté une portion de ses troupes vers la canonade qu'il entendait sur sa droite, et que je suis censuré pour avoir dans des cir-

constances semblables à celles dans lesquelles il se trouvait, agi d'une manière contraire : c'est-à-dire pour ne m'être pas porté avec tout ou partie de mon corps, au point où une canonade avait lieu sur ma gauche, et pour avoir religieusement exécuté mes ordres qui me prescrivaient de poursuivre les Prussiens, d'attaquer leur arrière garde et de toujours me tenir si près d'eux que je ne les perdisse jamais de vue.

Quelque disposé que je sois à rendre justice aux opinions militaires du Gal. Rogniat, quoiqu'il les énonce de la manière la plus désobligeante pour moi, je ne saurais les regarder comme décisives, lorsqu'elles sont en opposition avec celles d'un des plus grands capitaines de ce siècle, et alors que j'ai agi le 18 Juin conformement aux principes qu'il consacrait lui-même le 17. Quant au reproche d'être resté à Wavres, "dans une stupide immobilité," et à l'assertion mise en avant "que l'aile droite de l'armée est démeurée inactive et indécise, tandis qu'un mouvement rapide eût empêché les Prussiens de se réunir aux Anglais," elles offrent seulement la preuve de l'étonnante légèreté avec laquelle le Gal. Rogniat s'est permi d'écrire et de juger des opérations sur lesquelles il n'avait que des notions incomplètes ou des documens infidèles.

Enfin si ce n'était m'abaisser que de répondre à ceux qui attribuent la perte de la bataille de Waterloo, à mon manque de fermeté, et de moyens, je leur rappellerais les nombreuses cicatrices, dont je suis couvert, et l'opinion qu'ont bien voulu avoir de moi les divers gouvernemens qui ont régi la France, depuis 1792. Dix-sept blessures reçues au champ d'honneur démentent la première de leurs assertions, et on a la mesure de la seconde, en se rappelant que pendant vingt-trois ans j'ai été constamment investi de commandemens aussi difficiles qu'importans, et qu'on est toujours venu m'arracher, malgré ma répugnance à en sortir, à la modeste retraite, dans laquelle je m'empressais de rentrer dès que les circonstances pouvaient le permettre.

Obligé de terminer cet écrit par diverses réflexions cri-

tiques sur la dernière campagne du guerrier célèbre dont la victoire couronna si souvent les conceptions, j'ose esperer qu'on les envisagera moins comme l'effet d'une ridicule présomption de ma part, que comme l'inévitable conséquence de la malveillance et de la partialité adulatrice de certains individus qui voudraient substituer des causes fictives, aux vrais mobiles de nos désastres, occasionnés, non par les fautes des lieutenans de Napoléon qu'on cherche gratuitement à entacher, mais par une série de dispositions secondaires mal calculées, et l'absence de ces inspirations heureuses, qui, à d'autres époques, l'avaient si bien secondé.

La division de l'armée Française immédiatement après le passage de la Sambre en deux corps, dans des proportions telles que celles qui leur furent données, me semble blâmable. Ouvrant la campagne près de Charleroy, il était probable qu'on n'aurait d'abord affaire qu'aux Prussiens, et que les Anglais, dont les cantonnemens étaient plus éloignés, ne pourraient être en ligne aussi-tôt qu'eux. La veille même du passage de la Sambre, les rapports des espions validaient cette opinion puisqu'ils annonçaient qu'aucun mouvement n'avait encore eu lieu dans l'armée du Duc de Wellington. Ainsi en opposant à l'armée Anglaise, ou plutôt en envoyant dans la direction qu'on imaginait qu'elle prendrait, un corps aussi considérable que celui du Mal. Ney, (46,780 hommes, Gal. Gourgaud, page 56,) on se privait d'une partie des moyens dont on aurait pu se servir pour écraser l'armée Prussienne et on diminuait inutilement ses chances de succès, puisque le calcul du tems et des distances autorisait à préjuger que, tout au plus une avant garde Anglo-Belge serait en mesure d'agir de concert avec l'armée Prussienne, pendant les deux premiers jours qui suivraient le commencement des hostilités.

Les événemens ont justifié cette manière de voir. Le Mal. Ney, avec 22,720 hommes, (Gal. Gourgaud, page 85,) a battu ou contenu, pendant les journées du 15, et du 16, les troupes Anglo-Belges qu'il avait en face de lui, et les

a empêché de rien faire, pour soutenir les Prussiens. D'où il résulte que le but qu'on se proposait aurait été atteint avec la moitié des forces qui lui furent données.

A tort dirait-on que l'espoir de pouvoir faire attaquer le flanc et les derrières de l'armée Prussienne, par un corps nombreux en même tems qu'on les aborderait de front, rendait nécessaire de donner au Mal. Ney des forces aussi considérables. D'abord il était probable que les Alliés éviteraient tout engagement général jusques à ce que les Russes et les Autrichiens fussent en mesure de coopérer à l'invasion de la France. Ensuite en supposant que le Mal. Blucher se déterminât à recevoir la bataille, comme on ne pouvait savoir où elle aurait lieu, il etait douteux que le corps du Mal. Ney fût à même d'y prendre part, tandis que l'éloignement d'un aussi grand nombre de troupes affaiblissait sans utilité démontrée l'armée qui aurait à agir contre les Prussiens, s'ils commettaient la faute de combattre. Tant de chances d'ailleurs, rendent illusoire la coopération des corps détachés, que lorsque l'ennemi est à même de s'interposer entr-eux et l'armée principale, et qu'ils se trouvent hors d'un cercle d'opérations dont le rayon est de plus d'une lieue ou d'une lieue et demie, il est peu sûr de compter sur eux pour le gain des batailles. Nous eussions été défaits à Marengo, si la division Dessaix eût été moins près qu'elle ne l'était du théâtre de l'action et quoique se trouvant en arrière de l'armée Française, elle fût dans la classe des réserves ordinaires, que sa coopération ne pût être prévenue par les Autrichiens qui n'étaient point en mesure de se porter entr-elle et l'armée de Napoléon, et qu'elle n'en fût séparée par aucun obstacle naturel. Ma position le jour de la bataille de Waterloo, differait en tout de celle du Gal. Dessaix. Placé sur le flanc, et à une distance beaucoup plus considérable de la grande armée Française, j'en étais séparé par une rivière derrière laquelle on avait laissé aux Prussiens le tems de prendre position ; enfin ils avaient toutes

facilités pour s'interposer entre Napoléon et mon corps, qu'on regardait si peu comme une réserve nécessaire à l'armée agissante contre les Anglo-Belges, que l'objet qu'on lui avait donné à remplir était de poursuivre les Prussiens dont on ignorait la direction de retraite, quand on l'avait envoyé sur leurs traces. Il n'existe donc aucune justesse entre le rapprochement qui a été fait de ces deux événemens militaires; et on aurait tort de croire que je pouvais avoir sur les destinées de la bataille de Waterloo, une influence aussi décisive que celle du Gal. Dessaix sur le gain de celle de Marengo, puisque nous nous trouvions à des distances, dans des positions et sur des terreins qui ne peuvent être assimilés.

La supériorité numérique des Alliés, et l'immensité de leurs moyens, imposant à l'armée française une tâche aussi difficile que celle qu'elle avait à remplir, la rapidité de ses opérations devenait un des principaux élémens de ses succès : on peut donc être surpris que le 15 Juin, le quartier général Impérial n'ait pas été porté au-de-là de Charleroy, et que le 16, les Prussiens n'aient été attaqués qu'à trois heures après midi, sur tout si l'on sait que dès six heures du matin, j'avais prévenu de l'arrivée dans les plaines de Fleurus de troupes ennemies très nombreuses, dont j'avais distingué de mes propres yeux, les premières colonnes, en fesant la tournée de mes avant postes, au point du jour. Les corps français qui ont combattu à Ligny, se trouvaient d'ailleurs à des distances si rapprochées que l'action pouvait commencer quatre ou cinq heures plutôt; le plus éloigné était celui du Gal. Gérard qui avait pris position au Catelet, le 16 au soir, mais n'étant qu'à environ deux lieues de Fleurus, il aurait dû être sur le champ de bataille, bien avant une heure après midi, qu'il y arriva.

Il est difficile de se rendre raison du choix de la ligne de bataille, sur laquelle on a combattu le 16, et du changement de front à gauche qu'on a fait faire à l'armée française. En attaquant par St. Amand, Ligny et Sombreff, on rejetait

les Prussiens sur les Anglais. Si au contraire on eût fait obliquer notre armée à gauche, qu'elle eût ensuite opéré un changement de front à droite et attaqué l'ennemi par les sources du ruisseau qui coule dans Ligny, ce mouvement séparait le Mal. Blucher du Duc de Wellington, le forçait en cas qu'il fût battu à se retirer sur la Meuse, et rendait impossible toute coopération de sa part à la bataille de Waterloo. Enfin sans chercher à expliquer les inexplicables marches et contre marches du corps du Cte. d'Erlon enlevé au Mal. Ney, au moment où il allait donner et complèter la défaite de la portion de l'armée anglaise avec laquelle il était aux prises, qu'on n'a pas laissé arriver jusques à Ligny et qu'on a fait retourner aux Quatre-Bras quand le jour était évidemment trop avancé pour qu'il pût y être rendu avant que l'affaire n'y fût terminée, je me bornerai à dire qu'il est à regretter que ce corps de plus de vingt mille hommes qui n'a pas brûlé une amorce pendant la journée du 16, n'aît point été lancé à la poursuite des Prussiens, pendant la nuit du 16 au 17, plutôt que renvoyé au Mal. Ney, lorsqu'il ne pouvait plus lui être utile.

Ces seules remarques expliquent le peu d'influence des sanglantes affaires de Ligny et des Quatre-Bras, sur le sort de la campagne, et elles devaient naturellement trouver leur place dans cet écrit qui a pour objet de montrer pourquoi a avorté un des plus beaux plans de campagne qui aient été conçus.

Quant à la bataille de Waterloo, je repêterai encore ce que j'ai précédemment établi : que sa perte a été en grande partie occasionnée par l'inaction de l'armée française durant la matinée du 17, inaction qui a été la suite de l'intempestivité des moyens employés pour avoir de suffisantes données rélativement aux mouvemens des Prussiens et de la non pénétration du plan adopté, après la perte de la bataille de Ligny par les généraux en chefs ennemis, auxquels on a laissé le tems et la possibilité de s'entendre et de convenir que l'un recevrait la bataille à Waterloo, s'il pouvait être joint et

soutenu par l'autre. Toutefois cette fatale inactivité eut été reparée par l'adoption de mesures différentes de celles qui furent prises. Mais elle ne pouvait l'etre par le tardif envoi du corps sous mes ordres, à la poursuite des Prussiens pour compléter leur défaite, et les empecher de se reporter vers Charleroy, à l'effet de couper nos communications avec la France. (*Tel a été suivant le Gal. Gourgaud l'objet que se proposait Napoléon, en me détachant.*) Le but le plus important à atteindre, etait de battre l'armée Anglaise. Après y avoir réussi, on eût facilement fait repentir le Mal. Blucher de son mouvement sur les derrières de notre armée, s'il eût osé le tenter. Il est donc permis de penser que se bornant à envoyer une partie de sa cavalerie legère à la poursuite des Prussiens, moins pour les harceler et les retarder dans leur retraite, (ce que l'on n'était plus à tems de faire le 17 à midi,) que pour etre informé de leur position, et surveiller leurs opérations ultérieures, le géneral en chef français eût dû se porter avec tout le reste de ses forces, contre l'armee Anglaise, marchant à elle sur plusieurs colonnes en tuyaux d'orgue, celle de droite à une lieue ou une lieue et demie de distance, de sorte qu'elle eût pris part à la bataille, si le Duc de Wellington se déterminait a la recevoir, et contenu les Prussiens s'ils se montraient. Mes troupes formant cette colonne de droite, se seraient trouvées sur le flanc de celles que le Mal. Blucher dirigea le 18, de Wavres sur Waterloo, et eussent occupé la tete du défilé de St. Lambert, avant que le Gal. Bulow y fût arrivé. Attaqués en flanc pendant leur marche, par trente et quelques mille français, qu'exaltaient leurs succès du 15 et du 16, les Prussiens n'auraient pu éviter des pertes sensibles et leur jonction avec le Duc de Wellington eût été retardée de plusieurs heures. Il est d'ailleur probable qu'informé de la presence de mon corps sur son flanc, position bien plus genante pour lui que celle en queue et à plusieurs lieues derriere son armee, le Mal. Blucher n'aurait point essayé de faire sa jonction avec le Duc de Wel-

lington, de ce côté-ci de la forêt de Soignes, et que s'il l'avait tenté, il n'y eût réussi qu'en passant par Hohain; alors il n'eut débouché ni sur Planchenoit ni sur la ligne d'opération de l'armée française, mouvemens qui lui ont été les plus funestes, et la longueur des détours qu'il eût eu à faire aurait donné à Napoléon le tems de complètement battre les Anglo-Belges, avant qu'aucun corps prussien pût être à même de les soutenir, sur-tout si la bataille eût commencé six heures plutôt. Mais attaquer le Duc de Wellington à midi, au lieu de l'aborder dès le point du jour, était une faute et puisqu'on se décidait à combattre sans avoir de données précises sur la direction suivie par l'armée prussienne dans sa retraite, les chances hazardeuses auxquelles exposait une telle résolution eussent dû être atténuées par la célérité des opérations contre les Anglo-Belges; si cette célérité eût été telle qu'elle pouvait l'être, le M^al. Blucher n'aurait pas été en mesure de faire arriver deux de ses corps au soutien du Duc de Wellington. On a allégué que la soirée et la nuit du 17, ainsi que les premières heures de la matinée du 18, avaient été si pluvieuses, que les terres étaient détrempées, et les chemins rompus au point de rendre les mouvemens de notre artillerie si-non impossibles, du moins d'une extrême lenteur: mais ces inconvéniens eussent été les mêmes pour l'ennemi, quoiqu'en position: après la première attaque, et pendant les diverses périodes de l'affaire, il eût eu comme nous à faire mouvoir ses bouches à feu, et les mêmes obstacles en eussent ralenti ou paralisé les mouvemens. Une telle considération ne devait d'ailleurs être que d'un intérêt secondaire: car si le canon prépare et facilite le gain des batailles, il est ordinairement le résultat d'une dernière attaque audacieuse, que met à même d'effectuer une série de dispositions qui, au moyen d'un développement soudain, ou de l'arrivée imprévue d'une réserve qu'on a su masquer, permettent de déborder, de tourner et décraser une des ailes de votre ennemi, ou de réunir et de faire agir au point où l'on s'est décidé à opérer le décisif effort, un nombre de troupes

tellement supérieur à celui qu'il peut y avoir, que vous parvenez à couper sa ligne et à lui faire essuyer une inévitable défaite.

Quelques écrivains ont avancé ainsi que le Gal. Gourgaud, que Napoléon, en me détachant le 17, se proposait à-la-fois, de faire poursuivre les Prussiens, de tourner le flanc gauche de l'armée Anglo-Belge, et de couvrir le flanc droit de la sienne. C'est une erreur. Il imaginait n'avoir affaire qu'aux Anglais, et pensait avec raison être assez fort pour les vaincre, sans la coopération du corps qu'il détachait: moins heureusement inspiré qu'il ne l'avait été en tant d'autres occasions il n'avait point prévu le mouvement du Mal. Blucher: la plus probable des déterminations qu'il pourrait prendre après la perte de la bataille de Ligny (celle de se rapprocher de l'armée Anglaise ,) lui avait échappé : il croyait encore le 18 au matin, qu'il se retirait sur Liége ou Louvain, plutôt que vers Bruxelles: ses ordres, que rélatte le Gal. Gourgaud, (ordres envoyés durant la nuit du 17 et qu'on sait déjà ne m'être jamais parvenus,) sont entièrement basés sur l'hypothèse de leur retraite dans ces différentes directions, et n'admettent aucunement celle de leur marche sur Waterloo. Enfin la lettre du Major général, écrite du champ de bataille le 18, à une heure après midi, prouve qu'il ne reconnut la nécessité de faire couvrir son flanc, et qu'il n'en eut, pour la première fois, la pensée qu'au moment de l'apparition du Gal. Bulow sur les hauteurs de St. Lambert. Alors il n'était plus à tems de rappeler à cet effet, des troupes qui étaient à plus de quatre lieues de lui.

Tout indique que Napoléon n'imaginait point que le Duc de Wellington recevrait la bataille ayant le défilé de la forêt de Soignes derrière son armée, s'exposant si son centre était enfoncé, à voir ses ailes coupées, presque toute son artillerie prise et à essuyer une defaite aussi sévère que celle des Autrichiens à Hohenlinden, où

l'Archiduc Jean commit la faute de combattre dans uné position semblable. La détermination du généralissime français fut le résultat de l'opinion trop élevée qu'il eut du génie militaire de son adversaire, car, quoique couronné par la fortune aux champs de Waterloo, il n'en est pas moins vrai que le choix de la position occupée par l'armée Anglaise, lui aurait été fatal, si la nôtre l'eût attaqué plutôt, et n'eût pas été affaiblie par un détachement de trente et quelques mille hommes. Je suis donc loin de penser que le Duc de Wellington aît développé durant la campagne de 1815, et le jour de la bataille de Waterloo, une supériorité de talens qui ajoutent à la gloire militaire qu'il avait déjà acquis. Après s'être laissé surprendre dans ses cantonnemens, il s'est borné à faire moissonner par les troupes et l'artillerie française la fleur de son armée, sans opposer aucun mouvement habile aux attaques de Napoléon qui a eu l'avantage jusques à six heures du soir, quoiqu'il n'eût mis en action que deux de ses corps et environ trois mille hommes de cavalerie : et enfin il n'a dû la victoire qu'à l'héroïque fermeté du soldat anglais, et à la marche rapide du Mal. Blucher.

Quelque frappante que soit l'inconséquence de la plûpart des explications forcées qu'assignent à nos revers, es romanciers militaires qui ont écrit sur la campagne de 1815, et notamment le Gal. Gourgaud, je crois devoir cependant en signaler ici quelques-unes. Ils établissent que dans la soirée du 17, l'obscurité, et des torrens de pluie contraignirent Napoléon à arrêter le mouvement de l'armee principale et que le 18, le détrempement des terres et l'état des chemins rendirent impossible d'attaquer le Duc de Wellington, avant midi : mais ils se gardent bien de dire que les mêmes causes de retard existaient pour le corps envoyé à la poursuite du Mal. Blucher, et que la rapidité de ma marche, et la précision de mes opérations ne pouvaient manquer d'en ressentir les fâcheux effets. Ils improuvent la direction de Gembloux, dans laquelle j'ai porté mes troupes le 17; et oublient qu'une plus fausse m'avait été indiquée par l'envoi du Gal. Pajol sur la route de Namur. Ils avancent comme un fait connu le 17,

que le Mal. Blucher se retira pendant la nuit du 16, sur deux colonnes, qui passèrent l'une par Tilly, et l'autre par Gembloux; et ne s'apperçoivent pas que si effectivement, Napoléon en eût été informé, et m'eût ordonné de déborder l'aile droite des Prussiens, ainsi que le Gal. Gourgaud cherche à persuader que le prescrivaient des instructions évidemment altérées par lui, non-seulement il n'aurait pas souffert que je me portasse sur Gembloux, mais il m'eut recommandé de ne point me diriger sur Tilly, et de laisser ce village de beaucoup sur ma droite.

La maladresse des réticences de ces écrivains est à l'égal de leur partialité. Au lieu de se borner à dire, que le tems ne permit point que la bataille de Waterloo commençât avant midi, ils eussent dû avouer que nous n'avions de munitions que pour un combat de huit heures et que cette funeste pénurie dont on ne rendit compte à Napoléon que le 18 au matin, fut la vraie cause qui l'empêcha d'attaquer dès six heures, ainsi qu'il en avait le dessein. (*) Ils comptent pour rien l'influence des causes secondaires et cependant elle s'est fait sentir d'une manière funeste pendant cette campagne. Jusques alors la transmission des ordres du grand quartier général aux corps les plus éloignés s'était opérée dans l'armée française avec une célérité, une précision et une adresse auxquelles nos ennemis eux-mêmes avaient rendu justice. Durant la campagne de Waterloo, les moindres distances et des difficultés imaginaires ont sans doute été transformées en obstacles insurmontables puisque des ordres de la plus haute importance ne sont pas parvenus. Ainsi furent égarés ceux pour le rassemblement de la cavalerie que j'eusse dû recevoir à Laön, dès le 12 Juin, et qui ne me parvinrent pas: de sorte que je ne sus que de la bouche de Napoléon lorsqu'il arriva dans cette ville, que ce rassemblement ordonné avant

---

(*) Ce fait m'a encore été récemment confirmé par un aide-de-camp de Napoléon, le Général Bernard.

son départ de Paris, devait avoir lieu. Les faux mouvemens du corps du Cte. d'Erlon le 16, ne peuvent être expliqués que par la non transmission des ordres qui ont dû lui être donnés. De toutes les lettres qu'on prétend m'avoir été écrites dans la nuit du 17, et la matinée du 18, aucunes ne me furent remises, tandis que trois dépêches dirigées par la route que Napoléon m'avait indiqué pour communiquer avec lui, sont arrivées rapidement et sans que les officiers qui en étaient porteurs aient rencontré d'ennemis sur cette communication en arrière qui a toujours été libre. De tels faits eussent dû être rangées parmi les mobiles de l'avortement du plan de campagne de 1815, et sont non-moins dignes de remarque, qu'il ne l'est de voir maintenant les mêmes individus qui, en 1814, travaillaient avec autant d'assiduité et de souplesse à captiver la bienveillance royale, qu'ils mirent d'empressement à se ranger sous les drapeaux tricolors en 1815, déchirer deux des vêterans de l'armée quand l'un est descendu dans la tombe, victime du sort le plus rigoureux, et quand l'autre menacé d'une semblable destinée a dû chercher un asile sur une terre lointaine, où il est dépourvu de la plûpart de ses moyens de défence. S'il appartient à ces caméléons politiques d'oublier que de grandes adversités consacrent en quelque sorte leurs victimes, courtisans déliés ils devraient s'appercevoir qu'ils outragent celui qu'ils voudraient encore encenser, en supposant qu'il eût employé deux hommes que leur dérangement moral et intellectuel, leur faiblesse et leur incapacité, eussent rendu si peu dignes de l'être. Mais ce n'est pas assez pour eux, de chercher à persuader qu'ils n'ont ni exécuté ses ordres, ni su les comprendre; à les en croire les officiers généraux en masse mériteraient des reproches, non moins grâves: devenus timides et circonspects dans toutes leurs opérations, ils veulent bien avouer qu'il leur restait encore quelque bravoure personnelle, mais ils soutiennent que leur objet principal durant cette campagne a été de se compromettre le moins possible (Gal. Gourgaud, page 70,) comme si lorsque vos destinées reposent sur le sort des batailles, une pareille pensée pouvait approcher de vous, et vous faire oublier que dans des circonstances telles que celles dans

lesquelles nous nous trouvions, lorsque l'épée est tirée, le fourreau en est jeté.

Placé ainsi que je l'ai déjà dit, dans la triste nécessité de publier une défence qui pour être complète a dû révéler quant aux événemens, et à quelques individus, des vérités que j'eusse désiré de voir ensévelies pour toujours dans l'oubli, je terminerai cet écrit par l'observation que, semblables aux autres hommes, les plus grands capitaines ne sont pas toujours égaux à eux mêmes et qu'à l'exemple de Fréderic, qui abandonnait sa campagne de 1744, (*) à la critique de ses ennemis, sans essayer d'en justifier les fautes, Napoléon avouerait s'il écrivait l'histoire de sa vie que ses opérations en 1815, n'ont point été marquées par ces inspirations heureuses, (†) par cette prévoyance habile, par cette irrésistible activité qui légitimaient ses brillantes destinées, lorsque des Apennins s'élançant sur

(*) Qui peut nier la trop réelle justesse de cette observation? en voyant Napoléon oublier, après la perte de la bataille de Waterloo qu'il lui restait une armée intacte à la tête de laquelle il devait préférer de se placer, plutôt que d'aller annoncer lui-même à la Capitale des désastres dont par sa présence et son génie, il eût atténué les conséquences, en demeurant près des lieux qui en avaient été le théâtre.

(†) L'article 24 de l'instruction militaire du Roi de Prusse, me semble si applicable à la situation dans laquelle m'ont placé nos revers à Waterloo, et elle est si propre à m'empêcher d'attacher plus d'importance qu'elles n'en méritent, aux attaques dirigées contre moi, que je crois devoir l'inserrer ici.

« Ce serait un article trop long, si je voulais traiter de tous les ac-
« cidens qui peuvent arriver à un général à la guerre. Je me retran-
« cherai à dire qu'il y faut de l'adresse et du bonheur. Les généraux
« sont plus à plaindre que l'on ne pense. *Tout le monde les condamne*
« *sans les entendre. La gazette les expose au jugement du plus vil public.*
« Entre plusieurs milliers de personnes il n'y en a peut-être pas une
« qui sache conduire le moindre détachement. Je n'entreprendrai point
« de parler en faveur des généraux qui ont fait des fautes : *je sacrifie*
« *même ma campagne de* 1744 : mais j'ajoute qu'avec plusieurs fautes,
« j'ai fait quelques bonnes expéditions, comme par exemple, le siége
« de Prague, la retraite et la défense de Colin, et encore la retraite
« en Silésie. Je ne les toucherai plus: je dirai seulement, *qu'il y a des*
« *événemens malheureux contre lesquels, ni la prévoyance humaine, ni les*
« *réflexions solides ne font rien.* »

l'Italie, il l'affranchissait du joug des Germains, de ses débris épars, reconstituait un Etat puissant, et législateur habile, autant que soldat heureux, posait les fondemens de cette réputation gigantesque qui devait bientôt lui aplanir les routes du pouvoir suprême. Mais sur les champs de bataille, comme dans l'arène politique les déterminations qui commandent la victoire, et décident du sort des Empires, ont leurs moments propres : ils s'échappent avec la rapidité de l'éclair, et ne se retrouvent point. Napoléon ne sut les saisir ni pendant la compagne de Waterloo, ni durant les cent jours où semblait avoir pâli cette heureuse étoile qui l'avait constamment guidé jusqu'à l'époque où, des rives du Niémen étonné, il dictait la paix la plus honorable qu'aient jamais conquis nos légions triomphantes. Toutefois si la fortune avait cessé de lui sourire, dequis que sa politique ne reposait plus sur la justice et l'intérêt national, jamais il ne s'était montré plus digne de ses faveurs que lorsqu'inébranlable dans la noble résolution de ne point acheter la conservation de son trône au prix d'un traité honteux pour la France, il multipliait nos faibles moyens par la strategie la plus habile et la plus audacieuse, développait une énergie et un genre de talens qu'on ne lui soupçonnait même pas, et commandait l'admiration, je dirais presque l'intérêt, à l'Europe conjurée contre lui. Les mêmes hommes que l'on accuse maintenant le secondaient à cette époque mémorable, mais le même génie qui l'inspirait dans la campagne de 1814, ne lui apparut plus pendant celle de Waterloo.

APPENDIX,

Indicatif de quelques-uns des faits controuvés, et des assertions inexactes quant à la contexture des ordres, aux heures auxquelles ils ont été donnés, et aux distances, que renferme l'ouvrage du G$^{al.}$ Gourgaud.

PAGE 1. ligne 1ère.

« Au mois d'Avril 1815, les Anglais avaient la plus grande « partie de leurs troupes en Amérique. »

Cette assertion est inexacte attendu qu'en Séptembre 1814, ils n'avaient que quatorze mille hommes dans le Canada, y compris les milices du pays : deux à trois mille hommes devastaient les rives de la Chesapeak, et quatorze mille au plus, dont deux mille noirs agissaient sur le Mississipi, en Décembre. Ainsi le total des troupes Britanniques dans l'Amérique du Nord ne s'est point élevé pendant la dernière guerre, au-de-là de vingt-neuf à trente mille hommes, dont vingt à vingt-cinq mille de troupes Européennes. D'ailleurs le cabinet de St. James n'ayant fait aux Etats Unis qu'une guerre défensivement offensive, si l'on peut s'exprimer ainsi, n'a employé contre eux qu'une faible portion de l'armée du Duc de Wellington, et le nombre de troupes strictement nécessaire pour appuier les négociations de Gand, et déterminer le cabinet de Washington à faire la paix, qui fut signée le 24 Décembre 1814. Les principales forces des Anglais qui étaient en Espagne en 1812, ont agi contre la France en 1813, et en 1814, sont restées sous les armes en Europe, pour soutenir conjointement avec les autres troupes de la Coalition les prétentions des Alliés au congrés de Vienne.

Ainsi l'on voit que le fait établi par le G$^{al.}$ Gourgaud est entièrement controuvé.

PAGE 48. note.

Dans la note annexée au bas de cette page, on avance que le Mal. Ney, alors à Charleroy avec Napoléon, l'assura qu'à moins que toute l'armée ennemie ne fût là " dans deux heures il serait aux Quatre-Bras "

En jetant les yeux sur la carte jointe à l'ouvrage du Gal. Gourgaud, on verra qu'en ligne directe, il y a plus de quatre lieues de Charleroy aux Quatre-Bras. Comment le Mal. Ney, qui connaissait le pays aurait-il promis d'être à la position des Quatre-Bras dans deux heures, quand la plûpart des troupes qu'on mettait sous son commandement étaient encore à Charleroy, ou à Marchienne-au-Pont.

PAGE 50. ligne 1ère.

" Le Mal. Ney entendant une canonade entre Fleurus et " Gilly, ordonna au corps du Gal. Reille de faire halte, entre " Gosselies et Frasnes ; " Dans la note au bas de la même page, on représente cette disposition comme l'effet du dérangement mental qui se manifestait dans toutes ses actions. Si une telle assertion avait l'ombre de fondement, Napoléon eut-il donne au Mal. Ney, le commandement de près de la moitié de l'armée ?

Même PAGE 50. ligne 7

" Les corps de Vendame et de Grouchy, étaient réunis à " Gilly, mais ces généraux, trompés par de faux rapports, " ne marchèrent point en avant, supposant que toute l'armée " Prussienne était dans les bois de Fleurus. "

Rien de moins vrai que cet exposé. Je ne sache pas que le Gal. Vendame ait plus que moi, fait faire halte à ses troupes en raison de rapports donnant de fausses notions quant aux forces et à la position de l'armée prussienne. Mais plus de la moitié de l'armée française arrivant à peu-près en même tems devant Charleroy, et n'ayant qu'un pont pour y passer la Sambre, il était impossible qu'aussitôt que la tête des colonnes qui le traversaient pèle-mêle et d'une manière décousue, débou-

chait de l'autre côté de la ville, on se portât immédiatement en avant, et qu'on attaquât à l'instant l'ennemi. Il était indispensable de reformer préalablement les troupes, et c'est le tems nécéssaire à cette opération qu'on cherche à faire prendre pour une disposition de timidité, qui permit au Gal. Ziethen, d'échapper à l'armée française. Je puis, au reste affirmer, quant à ce qui a trait à moi, qu'arrivé à Charleroy, à la tête du corps du Gal. Excelmans, et trouvant le pont encombré, je dévançai de ma personne les dragons, traversai la ville et me portai au village de Gilly, de ce côté-ci duquel était en bataille la cavalerie légère du Gal. Pajol qui fesait partie de mes troupes et qu'il me tardait de joindre, puisqu'elle était en face des Prussiens. Une portion du corps du Gal. Ziethen se montrant stationaire de l'autre côté du village: je retournai immédiatement à Charleroy, pour prendre les ordres de Napoléon, qui était occupé à en donner au Mal. Ney, et qui le quitta pour se rendre avec moi près Gilly: nous reconnûmes ensemble la position de l'ennemi, et il arrêta les dispositions d'attaque. L'infanterie du Gal. Vendame eut ordre de marcher au village, tandis qu'avec la cavalerie Excelmans, je passerais sur la droite, le ruisseau qui le traverse, afin de prendre en flanc les Prussiens, et d'arriver avant eux au défilé de Lempusart, par lequel il était probable qu'ils se retireraient. Ces mouvemens furent immédiatement exécutés: le Gal. Excelmans les culbutta dans le bois, et les poursuivit jusques à la hauteur de Fleurus, où ils reprirent position.

PAGE 62. ligne 22

Le Gal. Gourgaud établit en parlant de la bataille de Ligny, que " quarante piéces de canons, six étendards et un grand nombre de prisonniers tombèrent entre nos mains. " Il en est de ces prétendus résultats, comme d'une lettre supposée qu'on publia dans le tems et dans laquelle je rendais compte que la déroute des Prussiens était telle, que je prenais plus de canons, de caissons et de prisonniers que je ne pouvais en ramasser. La vérité est que nous tuâmes et blessâmes une très grande quantité de monde aux Prussiens, et qu'on leur prit une trentaine de piéces de canons, mais qu'on fit fort peu de prisonniers et que leur armée se retira en très bon ordre.

PAGE 63, ligne 12

« L'ennemi estima lui-même ses pertes à vingt-cinq « mille hommes. » Les rapports officiels, Prussiens et Anglais que j'ai sous les yeux ne contiennent rien de semblable, et dans le rapport officiel Français, publié au Moniteur, en Juin 1815, les pertes des Prussiens n'ont été évaluées qu'à quinze mille hommes.

Même PAGE 63, ligne 16

« L'ennemi exécuta sa retraite (le soir de la bataille « de Ligny,) le 1er. et 2d. corps à Tilly, et le 3ème. à Gem- « bloux, où il fut joint pendant la nuit, par le 4ème. corps « aux ordres du Gal. Bulow, qui arrivait de Liége. »

Quelques multipliées que soient les repétitions qui surchargent cet écrit, je dois encore faire remarquer que ce ne peut être le 17, que Napoléon ait eu connaissance de ces dispositions de retraite, car s'il les eût soupçonné lorsqu'il me donnait à midi l'ordre de « vigoureusement poursuivre les Prussiens, « d'attaquer leur arrière garde, de me tenir constamment si « près d'eux que je ne les perdisse jamais de vue, et de « déborder leur aile droite, de manière à ce que je pusse « continuellement me tenir en communication avec le reste « de l'armée; » au lieu de me laisser me porter dans les directions de Namur et de Gembloux, il m'eût prescrit de marcher sur Tilly, et même de laisser ce village sur ma droite: il m'eût blâmé dans les dépêches que le Gal. Gourgaud (page 86,) lui fait m'écrire le 17 au soir, et le 18, à six heures du matin, de m'être dirigé sur Gembloux, et il m'aurait reproché d'avoir méconnu ses intentions, en me jetant trop à droite. Au lieu de cela, il admet encore dans ces dépêches la possibilité de la retraite du Mal. Blucher sur Liége, et prescrit des dispositions en conséquence: ce qui prouve que le matin de la bataille de Waterloo, il ignorait aussi complètement que la veille, où se trouvaient les Prussiens.

PAGE 69, ligne 6

« Alors le Mal. Ney, (le jour de la bataille de Ligny) en « détachant le 1er. corps par le chemin des Quatre-Bras, à

“ Marbois et Sombreff, *qui n'en est qu'à deux lieues*, aurait
“ occasionné l'entière destruction de l'armée prussienne.”

La carte annexée à l'ouvrage du G^al. Gourgaud, donne *trois lieues* de distance entre Sombreff et les Quatre-Bras; et sur des cartes d'une plus grande échelle, cette distance est plus considérable encore.

PAGE 70. ligne 12

“ Dans ces actions les soldats français combattirent avec
“ autant de courage et de confiance dans la victoire, qu'ils en
“ avaient montré dans les batailles les plus célèbres. Mais
“ plusieurs des généraux, et le M^al. Ney lui-même, n'étaient
“ plus les mêmes hommes. Ils avaient perdu cette énergie, et
“ ce génie entreprenant qui les distinguaient autrefois, et qui
“ avaient si éminemment contribué à nos plus beaux triom-
“ phes. Ils étaient devenus timides et circonspects dans toutes
“ leurs opérations. Leur bravoure personnelle leur restait,
“ mais le grand objet pour eux, était de se compromettre le
“ moins possible. Ainsi le G^al. Vendame arriva à Charleroy,
“ quatre heures plus tard qu'il n'aurait dû. Ainsi il s'arrêta
“ avec le M^al. Grouchy, à Gilly, et perdit du tems au lieu de
“ faire une attaque brusque et d'avancer sur Fleurus.”

De telles assertions rélativement aux arrières pensées, et au moral des généraux, peuvent être fondées pour deux ou trois, mais elles sont souverainement injustes quant aux autres. D'ailleurs si j'eusse été du nombre des prmiers et que ma conduite le 15 de Juin, eût mérité le moindre reproche, Napoléon n'eût point ajouté le 17, le commandement de deux corps d'infanterie, à celui de toute la cavalerie dont j'étais revêtu. Ainsi que je l'ai déjà dit, il n'y eut pas un instant de perdu, quant à l'attaque du G^al. Ziethen près Gilly. Lorsque je me portai de ma personne à ce village, je n'avais point d'infanterie avec moi, le corps du G^al. Vendame n'était pas arrivé, il ne se trouvait pas sous mes ordres : je ne pouvais donc avec les deux mille et quelques cents hussards du G^al. Pajol, attaquer vingt mille prussiens :

enfin, quand je l'aurais pu, je ne l'aurais pas fait sans préalablement prendre les ordres de Napoléon, qui ne m'en avait encore donné aucuns, et dont le plan d'opérations m'était entièrement inconnu.

PAGE 75, ligne 18

« Au point du jour, le lendemain de la bataille de Ligny, « le 17 Juin, le Gal. Pajol avec sa cavalerie légère et une divi- « sion d'infanterie du 6ème. corps fut envoyée à la poursuite des Prussiens. »

Le Gal. Gourgaud devrait se rappeler que ce n'est ni au point du jour, ni avec la totalité de sa cavalerie, que le Gal. Pajol a été détaché après le Mal. Blucher, car une de ses deux divisions, celle du Gal. Subervie, ayant été donnée par Napoléon, au Cte. de Lobau le 17 à midi, se trouvait à si peu de dis tance du champ de bataille de Ligny, qu'elle se réunit immédiatement au corps de cet officier général, et partit avec lui pour les Quatre Bras.

Il y a erreur quant à l'heure du retour de la reconnaissance : elle est rentrée vers les midi, et non à dix heures. Un témoin oculaire, le Gal Bernard, maintenant au service des Etats Unis, alors aide-de-camp de Napoléon, et près de lui à cette époque, me le confirmait récemment encore.

PAGE 78, ligne 13

« Napoléon ordonna au Mal. Grouchy, de se mettre à la « tête des 3ème. et 4ème. corps d'armée, de la division d'infante- « rie du 5ème. corps, qui était avec le Gal Pajol, et du corps « de cavalerie légère du Gal. Excelmans, de vigoureusement « poursuivre les Prussiens, d'attaquer leur arrière garde et de « se tenir si près d'eux qu'il ne les perdît jamais de vue. Les « instructions particulières du Mal. Grouchy, étaient de débor- « der l'aile droite des Prussiens de manière à pouvoir être cons- « tamment en communication avec le reste de l'armée. »

La première partie de ces ordres est rapportée d'une manière exacte. Je ferai seulement observer qu'il était aussi diffi-

cile que j'apperçusse immédiatement et même dans la journée un ennemi qui avait une avance de quinze à seize heures de marche sur moi, et dont on ignorait la direction de retraite, que peu probable que le Mal. Blucher, à la tête de *Quatre-vingt-quinze* mille hommes se laissât serrer de très près par un corps de *trente deux mille*, et lui permît de se tenir constamment en vue de la totalité de son armée.

Quant à l'injonction de déborder le flanc droit de l'armée prussienne, elle n'a pas plus été donnée que les instructions particulières dont elle est censée faire partie. Une telle disposition prouverait que Napoléon savait que les Prussiens se retiraient sur Wavres et Bruxelles, et il l'ignorait si complètement, qu'il avait envoyé le Gal. Pajol à leur poursuite, sur la route de Namur. D'ailleurs ses ordres postérieurs, expédiés dans la nuit du 17, et le matin du 18, admettant l'hypothèse de leur retraite sur Liége, ne permettent pas de croire qu'il eût ordonné un tel mouvement, qui eût été également faux et dangereux : car trente deux mille français débordant l'aile droite d'une armée de quatre-vingt-quinze mille prussiens en retraite sur Liége, eussent laissé au centre et à l'aile gauche de cette armée la possibilité de se reporter sur Charleroy, sur les derrières de l'armée de Napoléon, enfin où bon leur semblerait. Napoléon n'a donc pas même eu la pensée d'un tel ordre. Toute fois s'il l'eût donné, pourquoi ne l'eusse-je pas exécuté, en me dirigeant de Gembloux sur St. Lambert, au lieu de marcher sur Sartavalin ?

PAGE 78 et 83, lignes 20 et 15

« L'armée française s'avançait ainsi sur Bruxelles, en « deux colonnes séparées, celle de gauche, commandée par « l'Empereur, devait prendre le chemin de Charleroy à Bruxelles &c. celle de droite sous les ordres du Mal. Grouchy, « devait passer la Dyle, à Wavres, et avait devant elle la totalité de l'armée prussienne, en retraite. »

« Le Mal. Grouchy, avec un corps de trente-cinq à quarante mille hommes était sur la droite : il avait marché le 17, « dans la direction de Wavres, et on supposait qu'il était cam-

“ pé vis-à-vis cette ville, ayant l’armée prussienne en face
“ de lui.”

Etablir que le 17 à midi, il faisait partie du plan d’opérations adopté par Napoléon, que l’aile droite sous mes ordres, marchât sur Bruxelles et passât la Dyle à Wavres, est encore une de ces fictions qu’un instant d’attention fait disparaître. Mes ordres prouvent que j’ai été envoyé à la poursuite des Prussiens sans qu’on sût dans quelle direction ils se retiraient; ils ne renfermaient pas un mot qui dût m’induire à me porter sur Wavres, à y passer la Dyle, et à marcher sur Bruxelles. Des instructions postérieures puisqu’elles ont été données le 17, dans la nuit, et récidivées le 18 au matin, prescrivaient diverses dispositions basées sur l’hypothèse de la retraite des prussiens sur Liége. L’ordre de les poursuivre à été donné le 17 à midi, à des troupes qui étaient alors à neuf à dix heures de marche de Wavres; Napoléon a été prévenu que plusieurs heures s’écouleraient avant qu’elles pussent opérer aucun mouvement, et on veut persuder que le 17 au soir, il imaginait que j’étais devant Wavres? Il ne le croiait pas plus qu’il ne m’avait donné l’ordre de m’y rendre. D’ailleurs, s’il l’eût prescrit, je m’y serais porté par Tilly, qui était le chemin le plus court et ne me serais dirigé ni sur Gembloux ni sur Sartavalin.

Quant aux *trente-cinq à quarante mille hommes*, que me donne le Gal. Gourgaud, page 83, il suffit de jeter les yeux sur les pages 78 et 85, de son ouvrage, pour avoir la preuve fournie par lui-même, que mon corps ne se composait que de *trente-deux mille hommes*.

PAGE 86, ligne 1ère.

“ A dix heures du soir, le 17, Napoléon envoya un offi-
“ cier au Mal. Grouchy pour l’informer qu’il avait intention
“ de livrer une grande bataille le lendemain, que l’armée An-
“ glo-Belge était en position devant la forêt de Soignes, sa
“ gauche appuiée au village de la Haie; que certainement le
“ Mal. Blucher opérerait sa retraite dans une des directions
“ suivantes: 1°. qu’il se retirerait sur Liége: 2°. qu’il

" se porterait sur Bruxelles : 3°. qu'il resterait en position à
" Wavres : que dans tous les cas, il était nécessaire qu'il ma-
" nœuvrât par St Lambert, pour déborder l'aile gauche de
" l'armée Anglaise, et joindre la droite de l'armée française.
" Mais que dans les deux premiers cas, il devait exécuter
" son mouvement avec la majorité de ses forces combinées
" et que dans le troisième, ce ne devait etre qu'avec un
" détachement plus ou moins fort, suivant la nature de la
" position qu'il pourrait occuper en face de l'armée Prus-
" sienne."

Puisque suivant le Gal. Gourgaud, Napoléon place la non reception de cette lettre et de son duplicata, au nombre des causes de la perte de la bataille de Waterloo, il serait inutile que je relevasse ce paragraphe s'il ne contribuait aussi à détruire plusieurs des raisonnemens mis en avant par cet officier général.

D'abord il est douteux que cette lettre et son duplicata aient été écrits et s'ils l'ont été, qu'on les ait expédié : car par quelle fatalité les officiers qui en auraient été porteurs ne sont-ils pas parvenus jusques à moi ? tandis que ceux, qu'aux mêmes heures et par la même route, j'ai envoyé à Napoléon, sont promptement et exactement arrivés. Ensuite comment expliquer que Napoléon qui semble avoir prévu les diverses déterminations qu'avait pu prendre le Mal. Blucher, omette la plus simple, celle qu'il était le plus probable qu'il adopterait, de ne laisser en face du corps envoyé à sa poursuite, qu'une portion de son armée suffisante pour l'arrêter, tandis qu'avec le surplus de ses forces il marcherait en hâte au soutien du Duc de Wellington ? Enfin pourquoi, dans l'ouvrage du Gal. Gourgaud, comme dans presque tout ce qui a été écrit sur la bataille de Waterloo, met-on toujours en oubli la supériorité numérique des Prussiens, et feint-on de croire à la complète désorganisation de leur armée ? tandis qu'une bataille aussi peu décisive que celle de Ligny, et après laquelle ils avaient été immédiatement renforcés par un corps de trente mille hommes, (celui du Gal. Bulow,) n'avait que légérement influé sur leur moral ? Au surplus, en admettant que cette lettre ait été écrite,

elle prouve l'évidence de ce que j'ai avancé plus d'une fois dans le cours de cet écrit, que le 17, à dix heures du soir, Napoléon ne connaissait ni les intentions des Prussiens, ni la direction de leur marche : que le 17 à midi, lorsqu'il m'avait détaché, il ne m'avait point informé de son projet de livrer bataille le 18, et qu'il n'avait nullement prévu que le Mal. Blucher viendrait se joindre au Duc de Wellington, qu'enfin il n'a été éclairé sur les projets des généraux ennemis que par une lettre interceptée trop tard le 18, pour être à tems de les déjouer.

Même PAGE 86, ligne 25

" A deux heures du matin, une dépêche du Mal. Grouchy " annonça qu'il avait fixé son quartier général à Gembloux, " étant incertain de la route que Blucher avait prise, si les " Prussiens s'étaient retirés sur Bruxelles ou sur Liége. *&c.*" Le Gal. Gourgaud conclue ensuite de cette lettre, " que le Mal. " Blucher m'avait échappé. "

Pour qu'une telle conclusion soit juste, il faudrait que j'eusse été à même de le saisir. Mais, ayant été envoyé à sa poursuite avec trente deux mille hommes, quand déjà il avait quinze à seize heures de marche sur moi, et qu'il était à la tête de quatre-vingt-quinze mille, j'en avais autant la possibilité, qu'un seul homme a celle d'en arrêter trois qui sont à huit ou dix lieues de lui et de les empêcher de se diviser ou de se porter où bon leur semble.

PAGE 87, ligne 10

" L'empereur envoya immédiatement, au Mal. Grouchy, " (après avoir reçu la lettre qu'il lui avait écrit de Gembloux, " le (17,) un duplicata des ordres qu'il lui avait addressé à " dix heures du soir la veille, lui ordonnant d'être sous les ar- " mes au point du jour, et de passer la Dyle, au-dessus de " Wavres, afin de s'avancer vers St. Lambert. "

Déjà on sait que ce duplicata ne m'est pas plus parvenu que l'original : je me contenterai donc de faire observer que si le 18 à deux heures du matin, ce duplicata a été envoyé, on est en droit de conclure que Napoléon n'avait pas plus déviné alors,

qu'il ne l'avait fait la veille les projets des Alliés, et qu'ainsi je ne suis point amenable devant l'opinion pour ne les pas avoir découvert, quand les données, que je lui avais transmis, celles qu'il avait recueilli, et sa pénétration militaire, n'avaient pu l'éclairer sur les intentions de ses ennemis. Je repéterai en outre, que la lettre que le Major général m'a écrite du champ de bataille de Waterloo, le 16, à une heure après midi, et qui est rapportée à la page 15, de cet ouvrage, ne dit rien des dispositions prescrites par celle censée m'avoir été écrite le 17, dans la nuit. Elle approuve seulement la direction dans laquelle j'avais marché en me portant sur Sartavalin, comme fesant présumer que je me dirigerais de là, sur Corbaix et Wavres; on n'y rélate et on ne s'y réfère à aucunes des dispositions qu'on prétend que contenaient les deux précédentes, on n'y témoigne aucun étonnement de ce qu'elles n'aient pas été exécutées: il n'y est pas question de déborder le flanc gauche de l'armée Anglaise, enfin on ne me prescrit de passer la Dyle, et de me porter vers St. Lambert, que dans un post-scriptum, ajouté alors seulement, que la tête des Prussiens est apperçue débouchant de ce village. D'où l'on est en droit d'inférer, que cette dépêche du 17 dans la nuit, son duplicata et ces divers ordres, ne furent jamais donnés et que tout ce roman de dispositions a été composé postérieurement aux évènemens pour légitimer la faute d'avoir combattu à Waterloo, sans savoir où était l'armée prussienne et sans avoir adopté le seul moyen propre à neutraliser l'influence qu'on l'avait mis à même d'avoir sur le sort de la bataille du 18, en ne la fesant poursuivre que quinze heures après qu'elle avait commencé sa retraite. Ainsi que je l'ai déjà dit ce moyen était de faire marcher mon corps à une lieue ou une lieue et demie du flanc de l'armée, au lieu de l'envoyer à la poursuite des Prussiens, dans quelque direction de retraite qu'ils aient pu se porter.

PAGE 93 et 94, lignes 17 et 7

“ A ce moment, (le 18 vers midi,) un corps de cinq ou
“ six mille hommes de troupes de différentes armes, fut apper-

“ çu du côté de St Lambert. On crut d'abord que c'était le “ Mal. Grouchy, mais des dépêches, saisies sur un officier prus- “ sien qui fut fait prisonnier, fournirent bientôt la preuve que “ ces troupes étaient l'avant garde du corps du Gal. Bulow. Le “ Major général, (Soult) envoya un officier au Mal. Grouchy, “ pour l'en prévenir, et lui fit même passer la lettre intercep- “ tée.” (Cette lettre n'était pas jointe à la depêche, ainsi qu'on l'avance,) “ On pensait que l'officier d'Etat Major “ auquel on fit sentir l'importance de la mission dont il était “ chargé, serait rendu près du Maréchal, en deux heures.” (La lettre du Mal Soult, est datée à une heure après midi, et n'a été remise qu'à quatre heures du soir.) “ On espérait un grand “ avantage de l'arrivée du Mal. Grouchy, sur les derrières du “ corps du Gal. Bulow.”

Sans doute que si le corps prussien du Gal. Bulow eut été le seul qui eût agi contre l'armée française, et que je me fusse trouvé à cette heure sur ses derrières, loin d'être à même de rien entreprendre contre les troupes qui combattaient à Waterloo, il aurait été fortement compromis. Mais le Gal. Gourgaud, comme la plûpart de ceux qui écrivent sur la campagne de 1815, feignent toujours d'ignorer que l'armée prussienne se composait de quatre corps, que si j'en occupais un ou deux, les autres étaient à même de manœuvrer de manière à joindre le Duc de Wellington, et qu'à ce moment même, le Mal. Blucher à la tête du premier de ces corps marchait parallélement à celui du Gal. Bulow, tandis que les deux autres étaient en position devant moi, tant à Wavres, qu'entre Wavres et St. Lambert.

“ Dans le cas où des obstacles imprévus eussent empêché “ le Mal. Grouchy de passer la Dyle, et attendu que ce corps “ ne paraissait pas être à plus de deux lieues du champ de “ bataille, le Gal. de cavalerie Domont fut envoyé avec envi- “ ron trois mille chevaux pour arrêter l'avant garde du Mal. “ Blucher, occuper les passages, et au moyen de partis se “ mettre en communication avec le Mal. Grouchy.”

Aucuns des partis du Gal. Domont ne m'ont joint, et il faut que la cavalerie légère ait fait bien mal son métier, car il est impossible de supposer, qu'un officier général aussi distingué, ait négligé l'exécution d'un tel ordre, s'il a été donné.

PAGE 95, ligne 7.

" L'Empereur ayant pris toutes les précautions pour s'op-
" poser au progrès du corps du Gal. Bulow, et neutraliser son
" mouvement, ordonna au Mal. Ney, d'attaquer le centre de
" l'armée Anglaise *&c. &c.* "

La présence du corps du Gal. Bulow, l'incertitude où on était des points où se trouvaient les trois autres corps de l'armée prussienne, et l'ignorance de mes mouvemens depuis que j'avais annoncé que je me porterais sur Sartavalin, placent l'attaque de l'armée anglaise au rang des plus imprudentes déterminations qu'on pût prendre; car si la position et l'ensemble des affaires rendaient nécessaire de livrer bataille, il était par trop hazardeux de le faire alors qu'il existait tant de chances d'insuccès, et qu'on n'avait de munitions que pour huit heures de combat.

PAGE 100, ligne 6.

" Une division du premier corps qui était en reserve, s'a-
" vança rapidement sur l'extrême gauche de l'armée Anglaise,
" s'empara du village de la Haie, et coupa la communication
" entre cette armée et le 4ème corps prussien. On espérait à
" tous momens et on attendait avec impatience l'arrivée du Mal.
" Grouchy sur les derrières de ce corps, auquel tous moyens
" de retraite eussent été coupés. "

Couper la communication entre le duc de Wellington et le 4ème. corps prussien est encore une des fictions imaginées par le Gal. Gourgaud. Pour qu'elle pût avoir l'ombre de la réalité, il eût fallu que le corps du Gal. Bulow, n'eût pas été appuié par un autre corps prussien qui marchait à sa hauteur, qu'un 3ème. ne se trouvât pas en échelon entre lui et Wavres, enfin, qu'il n'eût pas fait partie et été lié avec une armée triple de celle que je commandais. Mais on se plaisait à oublier près de Napo-

léon, la disproportion de l'armée poursuivante et de l'armée poursuivie, et la position dans laquelle il était présumable que devait être placée cette dernière ; circonstances qu'ont grand soin de taire ceux des écrivains de cette campagne, interessés à rejeter sur les lieutenans de Napoléon, les résultats de ses déterminations, ou désireux de payer au Mal. Blucher un tribut d'éloges plus complet qu'il ne le mérite, car s'il en est digne par la rapidité avec laquelle il a rallié son armée et s'est porté au soutien du Duc de Wellington, on doit convenir que sa supériorité numérique et les fausses dispositions du généralissime français, ont facilité l'une et l'autre de ces opérations.

PAGE 104, ligne 6.

“ Enfin à sept heures du soir, la canonade du Mal Grou-
“ chy, se fit entendre, (on a vu qu'elle a commencé à une heure
“ après midi,) et on supposait qu'elle avait lieu à une distance
“ de deux lieues et demie de notre droite. L'empereur fut d'o-
“ pinion que le moment était arrivé de faire une attaque déci-
“ sive qui fixât le sort de la bataille. *&c.* Dans ce même instant
“ l'armée Anglaise reçut l'avis que le premier corps de l'armée
“ prussienne qui était parti de Wavres le matin, arrivait par
“ Hohain, et allait faire sa jonction avec l'armée Anglo-Belge,
“ qui en outre, était au moment d'être renforcée de deux bri-
“ gades de cavalerie anglaise. ”

Il est difficile de concevoir comment le bruit de mon canon que Napoléon jugeait à deux lieues et demie a pu l'induire à faire cette attaque décisive, car il n'a pas dû penser qu'un combat qui avait lieu à une telle distance pût arrêter l'effort du corps prussien en ce moment aux prises avec la droite de son armée. Evidemment la canonade qu'on entendait était dirigée contre d'autres corps, dont la défaite ne pouvait immédiatement paraliser les opérations de celui qui agissait près de Waterloo, et où il avait le tems de porter un coup décisif, avant que les troupes françaises qui se battaient aussi loin pussent être en mesure de prévenir son influence sur le sort de la bataille. D'ailleurs la nuit tombait, (il était sept heures et demie) et mes troupes ne pouvaient être rendues à Waterloo, avant

dix heures du soir. Ce même paragraphe fait en outre voir que dès le 18 au matin, deux des corps du Mal. Blucher, celui qu'il commandait lui-même et celui du Gal. Bulow, avaient quitté Wavres, à l'effet d'opérer leur jonction avec le Duc de Wellington, et qu'ainsi, il n'y avait pas moyen que je prévinsse ce mouvement qui avait commencé quand j'étais encore à plus de huit heures de marche de Wavres.

PAGE 111, ligne 21.

« L'Empereur prit le chemin de Charleroy, ayant aupa-
« ravant dépêché divers officiers au Mal. Grouchy, pour l'in-
« former de la perte de la bataille, lui dire de passer la Sambre
« à Namur, et de se diriger par Charlemont, vers Laön, pour
« rejoindre l'armée. »

Un seul de ces officiers m'a joint le 19, à midi, et il ne savait pas plus où se retirait l'armée, qu'il n'était porteur de l'ordre de marcher sur Laön, par Charlemont, et Namur. Il ne put m'instruire que du désastre de Waterloo.

PAGE 112, ligne 12.

« Sur la route de Gembloux à Wavres, le Mal. Grouchy,
« avait entendu depuis midi, une canonade épouvantable, dont
« on ne pouvait méconnaître l'objet, et qui était évidemment
« celle d'une affaire générale. »

Ce n'est qu'après avoir dépassé de beaucoup Sartavalin que la canonade de Waterloo, fut entendue à mon armée, et elle était si loin d'y paraître telle qu'on cherche à le faire croire ici, que j'avais dû me porter à près d'un mille sur la gauche de mes troupes, pour pouvoir la juger; puisque d'ailleurs la canonade entre mon corps d'armée et les troupes prussiennes qui m'étaient opposées à Wavres, (canonade tellement suivie, que l'approvisionnement des batteries de douze, a été consommé en entier,) n'a été entendue à Waterloo qu'à sept heures et demie du soir et que la journée était calme; comment le canon qu'on y tirait aurait-il produit tant d'effet, et fait trembler la terre à Wavres?

PAGE 113 et 114,

Dans ces deux pages, le G^al. Gourgaud, se complait à détailler les conseils qu'il prétends que me donnèrent les généraux Excelmans et Gérard, pour me faire quitter la poursuite des Prussiens, et me déterminer à me porter au bruit du canon qui se tirait à Waterloo. Il avance que j'hésitai sur ce que je devais faire, que j'observai au G^al. Excelmans, en lui montrant mes instructions, que l'ennemi pourrait se reporter sur Fleurus, et tourner toute notre droite : et que j'ajoutai, que je ne pouvais pas prendre sur moi une telle responsabilité.

Il était aussi impossible que je montrasse au G^al. Excelmans mes instructions, puisqu'il ne m'en avait pas été donné par écrit, qu'il est faux, que j'aie hésite un instant pour savoir si je quitterais ou non, la poursuite des Prussiens que j'avais ordre *d'attaquer et de ne point perdre de vue*, pour me porter dans la direction d'une canonade qui avait lieu à quatre ou cinq lieues de là et qui semblait autant l'effet d'un engagement partiel, à l'entrée de la forêt de Soignes, que le résultat d'une affaire générale. Pouvais-je d'ailleurs si promptement oublier que Napoléon avait censuré le M^al. Ney, pour s'être arrêté au bruit du canon qui se tirait près de Fleurus : pour avoir envoyé des troupes dans cette direction et s'être permis de ne point littéralement exécuter ses ordres. Quant aux avis qu'on met dans la bouche du G^al. Gérard, était-il à même de me les donner, lui qui se trouvait alors, (vers midi,) à plusieurs lieues en arrière, qui ne m'a joint que devant Wavres, long-tems après, et auquel il est absurde de faire dire, que je m'étais arrêté la veille à Gembloux, quoique mes ordres me prescrivissent de marcher sur Wavres, car ces ordres rapportés par le G^al. Gourgaud page 78, non-seulement n'ordonnent pas ce mouvement, mais ne l'indiquent en aucune manière. Il en est de ces conseils supposés, comme des harangues qu'on met dans la bouche des généraux de l'antiquité. Les uns et les autres sont le fruit de l'imagination des historiens auxquels il importe peu de composer un roman, pourvu qu'ils parviennent à jeter un degré d'intérêt de plus sur leur héros.

Même PAGE 113, ligne 25.

« Le Mal. Grouchy, qui brûlait également du désir de « prendre part à une affaire générale céda à ces raisons, fit « faire halte à son infanterie, et se préparait à marcher sur St. « Lambert, quand son avant garde en vint aux mains avec les « Prussiens, dans la direction de Wavres. »

Il est vrai que je désirais bien plus de rester à la tête de la cavalerie et prendre part à la bataille qu'on livrerait aux Anglais, s'ils se déterminaient à la recevoir, que d'être investi d'un commandement dont les prétentions et le caractère connu de plusieurs des généraux placés sous mes ordres, me fesaient présager toutes les difficultés et les épines. J'avais donc pressé Napoléon de m'emmener avec lui, ainsi que la majeure partie des troupes qu'il me confiait, ayant toujours cru préférable de les faire agir de concert avec celles du Mal. Ney, à les envoyer si tard à la poursuite de l'armée prussienne. Mais il est faux, que j'aie fait faire halte à l'infanterie du Gal. Gérard, pour la porter sur St. Lambert. Cette infanterie était alors à plusieurs lieues en arrière, et loin de l'arrêter, je lui expédiai divers aides-de-camp pour hâter son arrivée, afin qu'elle pût soutenir le corps du Gal. Vendame, avec lequel j'attaquais l'arrière garde des Prussiens, dont différens rapports m'annonçaient l'armée réunie en totalité, près Wavres.

PAGE 114, ligne 4.

« Au même moment, (le 18 vers midi,) le Mal. Grouchy « reçut avis que toute l'armée prussienne était rassemblée à « Wavres. »

Un tel rapport m'eût confirmé dans la résolution de ne point me porter vers Waterloo, si je n'eusse pas toujours regardé comme mon devoir de m'en tenir à la stricte exécution de mes ordres. L'assertion qu'il n'y avait à Wavres qu'un seul corps de l'armée prussienne, est exacte en elle-même; mais si je n'ai été engagé près de cette ville, qu'avec les troupes du Gal. Thielman, elles étaient liées et soutenues par un autre des corps prussiens, placé entre Wavres et St. Lambert.

Même PAGE 114, ligne 18.

« *Seulement à quatre heures après midi, le 18, le Mal.*
« *Grouchy reçut un ordre positif de se porter à St. Lambert,*
« *les ordres antérieurs qui lui avaient été expédiés à cet effet*
« *ne lui étant pas parvenus.* »

On voit par ce paragraphe 1°. qu'il ne m'avait point été donné d'ordre positif de me porter sur St. Lambert, avant la lettre du Major général, écrite du champ de bataille de Waterloo, le 18, à une heure après midi. 2°. Que je n'ai reçu cette lettre qu'à quatre heures du soir le 18. 3°. qu'aucuns des ordres qu'on prétend m'avoir été envoyés dans la nuit du 17, et le matin du 18, ne me sont pas parvenus. Ainsi jusques au 18, quatre heures du soir, que j'ai reçu de nouveaux ordres, j'ai dû opérer comme je l'ai fait, c'est-à-dire, conformement aux premiers, et poursuivre, attaquer et ne point perdre de vue les Prussiens.

PAGE 119, ligne 5.

« Napoléon range au nombre des raisons qui l'empêchèrent
« le 17, de se porter avec la totalité de ses forces, contre
« l'armée Anglo-Belge, la certitude qu'il eut que le quatrième
« corps prussien avait joint le Mal. Blucher dans la nuit du
« 16, et la possibilité que son armée ainsi renforcée, s'avan-
« çât sur Fleurus et sur Charleroy; puis il ajoute que la
« plus grande faute que puisse commettre un général, après le
« gain d'une bataille, est de donner à l'armée battue le tems
« de se rallier, en négligeant de la poursuivre *&c.* En con-
« séquence il ordonna au Mal. Grouchy de poursuivre l'armée
« prussienne, *&c.* »

La maxime que place dans la bouche de Napoléon, le Gal. Gourgaud, est une espèce de reproche qu'il dirige contre lui, puisqu'au lieu de la mettre en pratique, il n'a fait aucun mouvement, pendant la matinée du 17, que ce n'était pas presser vivement les Prussiens, que de rester oisif sur le champ-de-bataille de Ligny) le 17 jusques à midi, et que le Gal Pajol qu'on dit avoir été envoyé à leur poursuite

avec des hussards et une faible division d'infanterie, au point du jour (bien qu'une partie de ses troupes fussent encore près de Ligny, à midi,) n'était pas dans le cas avec de si faibles moyens, de retarder leur retraite, ni d'empêcher le ralliement de leur armée, renforcée depuis la bataille, par un corps de trente mille hommes: tandis que si, dans la nuit du 16 au 17, Napoléon eût poursuivi l'armée prussienne, aussi vivement qu'il le fut par elle durant celle qui suivit la bataille de Waterloo, les résultats de l'affaire de Ligny, et les destinées de la campagne eussent probablement été différents, sur-tout, si le 16 au soir, au lieu de renvoyer le corps du Cte. d'Erlon, aux Quatre-Bras, il lui eût fait jouer sur le flanc de l'armée prussienne le rôle que remplit contre l'aile droite des Français, à Waterloo, le corps du Gal. Bulow.

PAGE 120, ligne 3.

« Mais, conformement à ses instructions, le corps chargé « de la poursuite devait être en communication constante avec « l'armée de l'Empereur, et se tenir entre l'armée prussienne « et le chemin de Fleurus. »

En jetant les yeux sur mes ordres rapportés par le Gal. Gourgaud, page 78, on verra que cette disposition de se tenir entre l'armée prussienne et le chemin des Quatre-Bras, non-seulement n'en fait pas partie, mais ne saurait avoir été prescrite puisqu'elle n'est pas conciliable avec l'injonction de poursuivre le Mal. Blucher, d'attaquer son arrière garde et de se tenir constamment si près de lui qu'on ne le perdît jamais de vue. De même que celle de déborder le flanc droit de l'armée prussienne, elle est évidemment d'une fabrique postérieure au 17 Juin, et ni l'une ni l'autre ne firent partie des ordres qui m'avaient eté donnés.

Même PAGE 120, ligne 8.

« Le zèle et l'ardeur du Mal. Grouchy et des généraux « Gérard, Pajol et Excelmans étaient bien connus de l'Empe- « reur, il ne doutait pas que leurs troupes n'atteignissent le « 17 au soir, Wavres, et l'entrée de la forêt de Soignes. »

Repétons encore à l'occasion de cette dernière assertion, que pour qu'elle pût être fondée, il eût fallu que Napoléon, sa-

chant que les Prussiens se retiraient dans cette direction m'eût prescrit de me porter vers Wavres, (ses ordres prouvent qu'il ne l'a pas fait,) qu'il n'attendît pas jusques à midi à m'envoyer à la poursuite de l'ennemi, que la pluie qui tombait par torrens n'eût pas rendu les chemins si difficiles, que mon infanterie n'est arrivée à Gembloux qu'à la nuit tombante : enfin que Wavres ne fût pas à plus de neuf heures de marche des points d'où partait mon corps.

" Le corps du Mal. Grouchy, devant Wavres était en " ligne avec l'armée de l'Empereur. " Deux armées à quatre à cinq lieues de distance, peuvent être sur la même ligne, mais elles ne sauraient être dites en lignes, quand leur éloignement est tel, qu'elles ne peuvent se soutenir de plusieurs heures, et que le tems nécessaire à leur réunion est encore accru par la nécessité d'opérer le passage d'une rivière, et de franchir des défilés, que l'ennemi a été à même d'occuper le premier.

Même PAGE 120, ligne 16.

" Si Wellington se décidait à recevoir la bataille en avant " de la forêt de Soignes, l'Empereur était par le mouvement de " Grouchy, certain d'avoir sa droite et ses derrières bien ap- " puiés. Les troupes de Grouchy auraient dans ce cas, non- " seulement tenu en échec les Prussiens, mais auraient pu beau- " coup plus aisément joindre l'Empereur, que le Mal. Blucher " ne pouvait joindre Wellington. "

J'avoue qu'il ne me paraît pas plus prouvé que l'aile d'une armée soit bien appuiée par un corps qui en est à quatre à cinq lieues, et dont elle est séparée par une rivière, qu'il ne l'est que trente deux mille hommes puissent en tenir en échec quatre-vingt-quinze mille. D'ailleurs, je ne vois pas comment j'étais à même de joindre Napoléon plus promptement et plus aisément, que le Mal. Blucher ne l'était de se réunir au Duc de Wellington, quand le général Prussien s'était mis en marche seize heures avant moi.

PAGE 121, ligne 4.

« Il n'était pas probable que Wellington reçevrait la bataille, « ayant la forêt de Soignes et Bruxelles sur ses derrières. »

C'est cette opinion qui, en prévalant sur toutes les autres, dans l'esprit de Napoléon, a occasionné l'incohérence de ses dispositions, et l' intempestivité de ses ordres. Jusques au matin du 18, il n'imaginait pas que les Anglais accepteraient la bataille, et il n'a cru à la possibilité de la coopération des Prussiens, que quand il les a vu paraître. Alors qu'il était trop tard pour me rappeller. Enfin puisqu'il n'a prevu ni la bataille ni l'arrivée du Mal. Blucher, comment pouvais-je déviner plus que lui les projets du general en chef Anglais et la marche des Prussiens. Il est en outrê digne de remarque que lorsque j'ai été instruit, le 18, à quatre heures après midi, par une lettre du Major général, que la bataille de Waterloo avait lieu, il me disait dans cette même lettre qu'elle était gagnée.

PAGE 122.

Napoléon a persisté à livrer bataille, (dit le Gal. Gourgaud.) quand il a su que le Mal. Grouchy s'était arrêté à Gembloux, &c. &c. parce que « une seconde lettre du Maréchal l'informa « qu'il marcherait sur Wavres. Cette dépêche avait été écrite « avant le jour : *Gembloux n'est qu'à deux lieues de distance de* « *Wavres* : l'Empereur supposait que le Mal. Grouchy arri- « verait à huit heures du matin, à ce dernier endroit, &c.»

Je n'ai point avec moi la minute de la lettre que j'ai ecrite de Gembloux à deux heures du matin à Napoléon, mais je doute d'autant plus, que j'y annonçasse d'une maniere formelle, que je me porterais sur Wavres, que non seulement à Gembloux, mais même à Sartavalin, à dix heures et demie du matin, je n'avais pas encore de données complètement positives sur les points où pouvait s'être retirée la masse de l'armée Prussienne. En outre, dans l'accusé de réception de ma lettre, le Major général induit seulement du compte que je rends que je marcherai sur Sartavalin, que je me porterai sur Wavres : (donc votre

intention, dit-il, est de vous porter sur Corbaix et sur Wavres;) ce qui montre que je n'avais pas positivement mandé que je m'y rendrais. Enfin, il est inconcevable qu'on fasse dire à Napoléon, que *Gembloux n'est qu'à deux lieues de distance de Wavres,* tandis qu'en passant par Sartavalin , il y a près de six lieues, et que mes troupes ont été depuis le point du jour jusques à une heure après midi, à y arriver.

Je n'étendrai pas plus loin ces remarques, attendu que les autres chapitres de l'ouvrage du Gal. Gourgaud, ont principalement trait aux événemens politiques subséquents sur lesquels je me propose de publier les divers documens que ma position m'a mis a même de recueillir.

FIN.

ERRATA.

PAGE 3	ligne 4	l'etranger	*lisez*	l'étranger.
do. do.	ligne 19	place	*lisez*	placé.
do. do	ligne 21	la peusée	*lisez*	la pensée.
do. 4	ligne 21	poursuitte	*lisez*	poursuite.
N. B. Le mot poursuite se trouvant repété plusieurs fois, lisez-le comme dessus.				
do. do.	ligne 29	l'âclat	*lisez*	l'éclat.
do. 6	ligne 35	remplir et,	*lisez*	remplir, et.
do. 8	ligne 2	comcamunition	*lisez*	communication.
do. do.	ligne 35	confiés	*lisez*	confiées.
do. do.	ligne 33	mille en	*lisez*	mille, en.
do, 13	ligne 14	n'eurent	*lisez*	n'eut.
do. do.	ligne 19	resultats	*lisez*	résultats.
do. 22	ligne 6	adoptée	*lisez*	adopté
do. do.	ligne 10	rendaienr	*lisez*	rendait.
do. do.	ligne 32	faits,	*lisez*	faits inexactes,.
do. 23	ligne 6	note, pubic	*lisez*	lecteur.
do. 24	ligne 21	vérités je	*lisez*	vérités, je.
do. 32	ligne 29	Grosselies	*lisez*	Gosselies.
do. 33	ligne 20	permi	*lisez*	permis.
do. 40	ligne 35	defaite	*lisez*	défaite.
do. 41	ligne 22	es	*lisez*	les,
do. 45	ligne 16	dequis	*lisez*	depuis.
do. 50	ligne 24	prmiers	*lisez*	premiers.
do. 53	ligne 14	prussiens	*lisez*	Prussiens.
do. do.	ligne 18	persuder	*lisez*	persuader.

to Mr. George A. Hughes

COMPTE RENDU,

DANS DIVERS JOURNAUX FRANCAIS,

5

DES OBSERVATIONS DU Mal. GROUCHY,

SUR LA RELATION DE LA CAMPAGNE DE 1815,

PUBLIÉE PAR LE GÉNÉRAL GOURGAUD.

Extrait du (COURIER MINISTÉRIEL), Août 1819.

VARIÉTÉS,

Observations sur la campagne de 1815 *, par le* *Cte. de Grouchy.*

On a déjà beaucoup écrit sur la campagne de 1815, ou plutôt sur la journée de Waterloo qui la renferme tout entière. Les grands événemens qui influent sur le sort des nations, deviennent presque toujours, après le résultat, des procès historiques sur lesquels les parties intéressées raisonnent à perte de vue. Long-temps encore on cherchera comment Buonaparte pouvait ne pas perdre une dernière bataille, après en avoir gagné tant d'autres; et quelques personnes croiront de bonne-foi que le succès n'a dépendu que d'une chance, d'un hasard, tandis que le dénoûment qui a eu lieu était amené tôt ou tard par l'extrême péril de l'Europe, et par cette nécessité qui est le fatalisme de la politique. L'honneur de la France n'est pas engagé dans cette discution. Elle ne fut pas vaincue à Waterloo, puisque sa volonté n'y était pas; elle doit des regrets et des larmes aux braves Français qui périrent dans le duel de Buonaparte contre l'Europe; elle doit porter leur deuil et plaindre leur mort. Quant à Buonaparte, il est naturel que, du fond de l'exil, il ne veuille pas laisser sa renommée en Europe sous le poids d'une défaite. Aux jours même de sa puissance c'était sa politique d'imputer à ses généraux les revers passagers qu'il éprouvait; et plus d'une fois il a flétri le courage et le

dévoûment par d'ingrates et odieuses injures, afin de mettre à couvert son infaillibilité personnelle. Aujourd'hui qu'il ne lui reste que le souvenir de ses batailles, et qu'il n'a plus de revanche à prendre, il est d'autant plus intéressé à justifier sa gloire dans le passé, et à conserver cette grande réputation militaire à laquelle il a eu le malheur de borner son ambition; mais il n'a pu le faire sans rejeter le tort et le reproche sur des hommes devenus malheureux et privés de leur patrie. Peut-on maintenant imaginer une position plus pénible que celle de ces hommes attaqués dans leur réputation militaire, par celui pour lequel ils sont bannis, et forcés par l'honneur de prouver qu'ils ont en effet servi une cause, dont ils sont les victimes. Ces idées se présentent d'abord à l'esprit, en lisant les réponses que le comte de Grouchy oppose à la relation publiée par le général Gourgaud. Cette réponse prouve, par des raisonnemens et des pièces officielles, que les fautes militaires, s'il y en a eu, sont sur le compte de Buonaparte, que le général Grouchy n'a point omis d'ordre, n'a point fait de faux mouvemens, et qu'enfin il n'est point la cause de la perte de la bataille. Nous n'examinerons pas les détails de stratégie qu'il donne à ce sujet. Nous ne discuterons pas les fautes qu'il attribue à Buonaparte. Il y aurait quelque ridicule à chicaner, dans les feuilles d'un journal, le génie d'un conquérant vaincu. C'est aux hommes de guerre à lire cette relation nouvelle, et a chercher si Buonaparte commit en effet une faute décisive, en restant oisif sur le champ de bataille de Ligny pendant la matinée du 17, ou si, (comme le dit d'un autre côté le comte de Grouchy), il ne fut vaincu que par un excès de génie, parce qu'il avait supposé à ses adversaires des plans trop vastes et une tactique trop hardie. La mesure plus ou moins étendue des talens de Napoléon, l'infaillibilité plus ou moins grande de son coup-d'œil guerrier, est une question indifférente. Il n'aurait jamais pris une fausse mesure, ni fait une erreur de tactique, qu'il n'en serait pas plus regrètable.

L'écrit du comte de Grouchy est remarquable par un ton de franchise et de noblesse, par une sincérité sans amertume, qui ménage encore la gloire du célèbre chef dont il est obligé de repousser les reproches, et d'accuser les fautes. Cet écrit, publié

d'abord en Amérique, est précédé dans l'édition française, d'une note par le fils du comte de Grouchy. Aussi distingué par son noble caractère, et la longue patience de sa piété filiale, que par ses talens militaires, M. le colonel Grouchy, uniquement occupé, depuis trois ans, de l'espérance de ramener son père dans la patrie qu'il a servie long-temps avec gloire, paraît ne céder qu'à un devoir impérieux en rappelant les souvenirs d'une époque si fatale à sa famille : il s'honore de l'intervention d'un Prince auguste, qui rendra doublement historique le noble courage qu'il a montré dans la crise du 20 mars, en le rattachant au souvenir d'une générosité conciliatrice. C'est un vœu que l'on ne peut entendre sans le partager, et sans l'étendre à d'autres bannis frappés de cette même loi, à laquelle la bonté royale a fait déjà de nombreuses exceptions. Parmi les Français, objets d'une mesure rigoureuse, quelques-uns sont recommandables par la jeunesse, et les espérances d'une carrière malheureusement interrompue ; d'autres, par la maturité du talent, et par cette préoccupation littéraire qui semblait devoir écarter loin d'eux les fautes et les orages de la vie politique.

Plus d'un général exilé a revu sa patrie ! nous désirons qu'il en soit ainsi du général Grouchy ; mais un poëte, un homme de lettres, paraît-il plus dangereux ou moins digne d'intérêt. Un dévoûment inviolable à la monarchie, un zèle éclairé pour sa cause, s'accordent parfaitement avec le désir de voir cesser toute rigueur inutile. Il n'y a point de complaisance pour les partis à leur ôter tout prétexte de plainte. C'est précisément parce que les différences d'opinion sont nettement prononcées, parce que les constitutionnels, amis de la royauté, bravent toutes les attaques et rejettent toutes les fausses alliances, qu'ils doivent souhaiter que toutes choses se replacent sur le terrein légal, qui fait leur force et leur confiance.

Extrait de LA RENOMMÉE journal rédigé par Mrs. Joui, et Benjamin Constant.

Aucun événement n'a eu de plus grands résultats que le désastre de Waterloo ; les conséquences politiques de cette bataille ont été telles pour la France et l'Europe entière, que ce jour est devenu une des époques les plus remarquables de l'histoire. Aprés le naufrage de cette terrible journée, où tout fut perdu pour l'armée française, *fors l'honneur*, chacun s'efforça de sauver au moins sa responsabilité : Napoléon lui-même, qui perdit alors son sceptre et son épée, voulut, en abandonnant ses compagnons d'armes, rejeter sur des causes secondaires la perte de cette bataille. C'est du moins dans ce sens qu'est écrit l'ouvrage du général Gourgaud ; toutes les relations qui ont paru sur ces événemens ont été rédigées avec plus ou moins de vraisemblance dans le même esprit. Par des raisonnemens plus spécieux dans la forme que dans le fond, puisqu'ils ne sont appuyés d'aucunes pièces officielles, et par des plans de campagne faits et raisonnés après les événemens, on a cherché à faire tomber particulièrement le blâme sur les deux lieutenans de Napoléon.

Il nous semble d'abord que peu d'écrivains ont fait remarquer l'énorme disproportion qu'il y avait entre l'armée française et l'armée alliée ; l'une forte à peine de 110,000 hommes, tandis que Blucher et Wellington comptaient 222,000 combattans sous leurs ordres. Une telle supériorité numérique ne doit-elle pas entrer pour beaucoup dans la balance des chances hasardeuses de cette campagne ?

M. le comte de Grouchy, après quatre ans d'exil, de résignation et de silence, vient de publier ses observations sur l'ouvrage du général Gourgaud, le seul auquel il accorde une certaine authenticité. Il réfute en même temps quelques-unes des assertions contenues dans d'autres écrits. Attaqué et critiqué, au moins avec inconvenance, il répond quelquefois avec une amertume excusable dans sa position ; mais il répond par des faits et par des pièces officielles.

Essayons de donner en peu de mots l'analyse de cet ouvrage. Le comte de Grouchy attribue la perte de la bataille de *Waterloo* à l'inaction où l'armée française fut laissée le 17, le lendemain de la bataille de Fleurus. Ce ne fut qu'à midi et demi que Napoléon donna l'ordre de poursuivre l'armée prussienne qui était en retraite depuis la veille, dix heures du soir. La bataille de Fleurus, gagnée par l'armée française, n'amena pas de grands résultats, et dès le lendemain matin (17), les Prussiens furent renforcés par 30,000 hommes de troupes fraîches (le corps du général Bulow). Les instructions verbales données au comte de Grouchy, par Napoléon lui-même, étaient *de suivre les prussiens, de les attaquer, et de ne les point perdre de vue*; lorsqu'il quitta Napoléon, il croyait l'armée prussienne dans la direction de Namur; bientôt il apprit qu'elle s'était retirée vers *Gembloux*: il marcha sur cette ville, où les troupes du 4ème. corps n'arrivèrent qu'à dix heures du soir. Ce ne fut que le lendemain 18, à dix heures du matin, que le corps de droite, fort seulement de 32, 000 hommes et poursuivant l'armée prussienne de 95, 000 qui avait dix-huit heures de marche d'avance, atteignit l'arrière-garde prussienne : elle fut successivement attaquée et repoussée jusqu'à *Wawres*. Cependant le 17 au soir, dans la nuit et la matinée du 18, le comte Grouchy avait envoyé plusieurs officiers à Napoléon, pour lui rendre compte de sa position et de ses mouvemens; ils parvinrent tous au quartier-général. Le 18, vers midi, la canonade de *Waterloo* fut entendue à l'aile droite; le comte Grouchy put s'étonner de n'avoir pas reçu de nouvelles instructions; mais il avait l'ordre positif d'attaquer les Prussiens, et crut devoir continuer ses mouvemens, sans s'occuper d'une canonade à quatre lieues sur sa gauche, qui pouvait n'être, d'après sa direction dont il s'assura lui-même, que l'effet d'un engagement partiel à l'entrée de la forêt de *Soignes*. D'ailleurs pouvait-il sitôt avoir oublié qu'il avait été témoin la veille des reproches que Napoléon avait faits au Mal. Ney, pour s'être arrêté et avoir envoyé des troupes à *Frasnes*, au bruit de la canonade de Fleurus, au-lieu de marcher sur les *Quatre-Bras*, comme le portaient ses instructions; cet exemple et son devoir lui prescrivaient de s'en tenir à la stricte exécution des ordres qu'il avait reçu.

Il est vrai que le 18, VERS LES SEPT HEURES DU SOIR, le comte de Grouchy reçut une dépêche du major général, datée du champ de bataille à UNE HEURE ET DEMIE. Cette lettre approuve tous les mouvemens de l'aile droite ; elle annonce même la *bataille gagnée sur la ligne de Waterloo*, et seulement dans un *post-scriptum*, elle enjoint au comte Grouchy de manœuvrer sur *Saint Lambert*, où se montre la tête de la colonne du général Bulow. Le comte Grouchy, fait toutes les dispositions pour se conformer à cet ordre important ; mais qui était arrivé beaucoup trop tard pour qu'il pût être exécuté de manière à avoir quelque influence sur le sort de la bataille de *Waterloo*, qui est à quatre lieues en ligne directe du *Mont-Saint-Jean*. L'ennemi était maître de la communication directe sur la rive gauche de la Dyle, dont il défendait vivement le passage. Ce ne fut qu'à la nuit que nos troupes l'effectuèrent ; et en supposant même qu'on ne leur eût pas opposé de résistance, elles ne pouvaient arriver à *Waterloo*, qu'à ONZE HEURES du soir, et dès-lors le sort de la bataille était décidé depuis long-tems.

Non content de prouver qu'il a exécuté littéralement ses ordres, le comte Grouchy, démontre ensuite, que le général Gourgaud a été induit en erreur en avançant que le 17 au soir, et dans la nuit du 18, des ordres lui avaient été envoyés de marcher sur *Saint Lambert*. Il regarde comme impossible que le 17, Napoléon, qui ignorait et les mouvemens des Prussiens et ceux des Anglais, pût prévoir qu'il leur livrerait bataille à *Waterloo*.

Une note du colonel Grouchy, qui s'est chargé de publier l'ouvrage de son père, fait voir jusqu'a l'évidence, l'erreur du général Gourgaud. Le registre d'ordres du major-général où, il puise les seules instructions données à son père le 17 et dans la journée du 18, est un document irréfragable. Il ne s'y trouve qu'une seule lettre, et cette lettre-là même n'est pas parvenue ; elle est datée du champ de bataille à dix heures du matin, et prescrivait positivement de marcher sur *Wawres*, mais non sur *Saint-Lambert*, comme le général Gourgaud et d'autres écrivains l'ont avancé.

Nous partageons entièrement l'opinion de M. le comte Grouchy, lorsqu'il déclare qu'il ne croit pas qu'un général doive se

porter vers une canonade qu'il entend sur son flanc, lorsqu'il a des instructions spéciales du général en chef. L'obéissance passive et littérale aux ordres donnés nous paraît le premier devoir d'un militaire, et le gage le plus certain de la victoire. Des exemples cités après les événemens ne prouvent rien contre un principe, à l'appui duquel on pourrait citer cent exemples contre un seul qu'on y peut opposer.

Tous les militaires liront avec un grand intérêt cette brochure; elle donne des détails qui manquaient entièrement sur la campagne de 1815 (*): elle servira d'avant propos aux mémoires du comte Grouchy qui devront jeter un grand jour sur les événemens contemporains, et cependant peu connus jusqu'à ce jour.

Joignons-nous aux vœux de sa famille, dont il est séparé depuis quatre ans, et espérons que bientôt il pourra se retrouver au milieu des siens, et couronner, par le repos, une vie dont les faiblesses de l'ambition et les désordres de la guerre ne souillèrent jamais un seul acte, et dont la gloire finira par être d'autant moins contestée, qu'aucun genre de péril et de souffrance n'aura manqué d'éprouver son courage.

(*) On nous suggère que la brochure contient cependant quelques inexactitudes qu'il peut être important de signaler. Par exemple, M. le comte Grouchy fait honneur au général Vandamme de la belle défense de Namur, qui contint si long-tems l'ennemi, et assura la retraite de l'armée française. Ce beau fait d'armes appartient en entier au lieutenant-général Teste, qui était, il est vrai, sous les ordres du général Vandamme, mais qui resta seul à Namur avec sa division, forte tout au plus de 2000 hommes, sans canons, et qui après avoir causé au troisième corps prussien une perte de plus de 3000 hommes, ne se retira qu'à six heures du soir, lorsque tout fut évacué, et que l'enemi eût perdu tout espoir d'inquiéter la marche rétrograde de nos troupes.

Extrait du (*CENSEUR EUROPÉEN*), *août* 1819.

VARIÉTÉS.

" *Observations sur la relation de la Campagne de* 1815, *publiées par le général Gourgaud. et réfutation de quelques-unes des assertions d'autres écrits relatifs à la bataille de Waterloo ; par le Comte de Grouchy.*"

L'OUVRAGE du général Gourgaud a produit une grande sensation, parce que le lieu d'où il était écrit lui donnait un caractère d'authenticité que personne ne songea à contester. On vit néanmoins avec peine que l'auteur rejetât presqu'entièrement les désastres du 18 Juin sur deux généraux, qui semblaient protégés dans l'opinion publique, autant par leurs malheurs que par leurs services. C'était mal connaître le caractère français, que de chercher à jetter de la défaveur sur le maréchal Ney et sur le général Grouchy, puisque l'un était mort et l'autre exilé. Un parent du maréchal Ney crut devoir repousser les attaques dirigées contre cet infortuné capitaine ; ce soin était inutile, l'opinion l'avait suffisamment vengé. Tout le monde savait qu'à Waterloo, comme ailleurs, il avait déployé toutes les ressources de son indomptable courage, et cette conviction n'a rendu que plus amères les larmes versées sur la tombe de cette grande victime. Le général Grouchy avait reçu la même justice de ses concitoyens. Personne ne songea à le rendre responsable de la fatalité qui avait poursuivi nos armes. On le vit avec douleur exilé d'une patrie qu'il avait illustrée, et les voix qui se sont élevées pour demander son rappel, ont dû plus d'une fois, dans un autre hémisphère, consoler son cœur et soutenir son courage.

Cependant, sa susceptibilité s'est révoltée en songeant que ses concitoyens, sur la foi de quelques assertions hasardées, pourraient lui attribuer le plus grand désastre qui ait jamais accablé la France. Il a songé à repousser les faits qu'on lui imputait, et un fils, digne défenseur de l'infortune et de la gloire

paternelles, s'est chargé de publier ses observations. Ainsi cette justification, si intéressante en elle-même, le devient encore plus, puisqu'elle se présente au public sous la double recommandation de l'exil et de la piété filiale.

Les observations du général Grouchy ont été lues avec avidité ; non point qu'on y cherchât sa justification, puisque personne ne l'accusait ; mais je ne sais quel douloureux plaisir on trouve à se reporter au milieu de ce drame terrible, et à en suivre les diverses chances avec autant d'intérêt et d'anxiété que si le résultat n'en était pas connu d'avance. Que Napoléon ait commis une grande faute en détachant de son armée, et à une si grande distance, un corps aussi considérable que celui du général Grouchy, c'est ce qu'il serait difficile de contester, et on conçoit facilement, que de cette première faute ont dû en découler d'autres. Il faut louer le général Grouchy de ce que le soin de sa réputation et le besoin de repousser des reproches injustes, ne l'ont point entraîné hors des bornes de la modération et des égards dus à une infortune bien plu grande encore que la sienne.

L'ouvrage du général Grouchy contient des renseignemens précieux pour l'histoire, et il peut, dès aujourd'hui, fournir un ample sujet de méditations aux militaires. Ce qui importe le plus au grand nombre de lecteurs, c'est que dans l'irrémédiable catastrophe qui en est le sujet, l'honneur de l'armée française soit resté intact, et grâce au ciel cette vérité consolante ressort à chaque page de l'écrit que nous annonçons. Quant au général Grouchy, ses titres sont connus, sa vie entière parle pour lui : l'intérêt qu'inspire son malheur, les regrets qui l'accompagnent dans son exil, sont le plus honorable témoignage que puisse recevoir un citoyen. Le jour n'est pas loin sans doute, où la justice triomphera, où le général Grouchy sera rendu aux embrassemens de sa famille et aux vœux de ses concitoyens. L'accueil qu'il recevra alors, lui prouvera suffisamment que son souvenir vit toujours dans le cœur des vrais Français, et que cette nation si généreuse et si calomniée, est aussi incapable d'injustice que d'ingratitude.

Extrait de (L'INDÉPENDANT,) Août 1819.

Observations sur la relation de la campagne de 1815,

Publiées par le général Gourgaud, et réfutation de quelques-unes des assertions d'autres écrits relatifs à la bataille de Waterloo par le Comte de Grouchy.

Beaucoup d'écrits contradictoires avaient détaillé les événemens de la campagne de 1815, et distribué, suivant les passions, les lumières ou la conscience de leurs auteurs, le blâme ou les éloges aux acteurs de ce drame mémorable. L'opinion du public flottait encore incertaine, lorsqu'elle vit paraître, en 1818, une relation annonçée comme écrite à Sainte-Hélène et publiée par le général Gourgaud. Il était difficile que la source où cet historien avait puisé n'eût pas conservé quelque amertume, et que tous les efforts du narrateur n'eussent pas pour but de faire retomber la responsabilité d'une grande catastrophe sur d'autres que sur l'ordonnateur suprême de toutes les opérations de cette campagne. Mais plusieurs des assertions de cette relation tardive et regardée comme officielle, recevaient une nouvelle force de diverses dissertations précédemment publiées par des hommes du métier, et avec lesquelles elles coïncidaient.

Cependant ceux qui se font un devoir de l'impartialité, regrettaient de voir des reproches graves adressés à deux généraux des plus distingués de l'armée française, dont le nom, les premiers exploits et les premières blessures se rattachaient à nos premiers succès; dont le sang versé sur d'innombrables champs de bataille garantissait le dévoûment, et dont les talens étaient attestés par de hauts faits militaires; par l'estime de tous les braves et par la confiance du chef de l'armée. Les circonstances rendaient ce regret encore plus pénible; car les traits étaient lancés sur des hommes hors d'état de se justifier. L'un, succombant sous le poid de sa propre gloire, holocauste désigné par des vainqueurs peu familiarisés avec la victoire et oublieux de ce noble respect dont il est si doux d'honorer le malheur, avait vu les restes de sa vie soumis aux chances d'une procédure, et des formes inusitées présider à son trépas. Sa grande ombre,

qui probablement se repentait d'avoir pris l'initiative des récriminations, les 22 et 26 juin 1815, ne pouvait plus répondre. On croyait la voir assise et silencieuse dans un élysée à l'ombre des lauriers d'Altenkirchen, de Salsbach, de Dierdorff, de Manheim, de l'Helvétie, de la Nidda, du Mein, de Moerkirch, de Hohenlinden, d'Elchingen, d'Ulm, du Tyrol, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, de la Péninsule, de Smolensk, de la Moscowa, de la Bérézina, de Lutzen et de la campagne de France, en 1814. Si tant de glorieux souvenirs ne pouvaient l'absoudre des manœuvres du 16 Juin, du moins aucun Français n'avait la barbarie de vouloir juger ce général avec une coupable précipitation, et de refuser à sa mémoire toute la latitude nécessaire pour se défendre. L'histoire sévère, mais impartiale, marche plus lentement que les passions, et elle ne hasarde pas ses jugemens comme la politique, à la fois craintive et téméraire, hasarde ses proscriptions et ses coups d'état.

L'autre général, jeté par le malheur des tems loin d'une patrie qu'il a constamment honoré par son courage et par ses vertus, couvert de nombreuses cicatrices dont sa belle ame avait imaginé de faire un noble commerce en faveur de plusieurs proscrits, trainé aussi, mais avec des formalités moins solennelles, devant les tribunaux, et défendu, comme un autre Manlius, par la piété filiale, n'a pu connaître que très-tard, et sur un autre hémisphère, la critique dirigée contre ses opérations du 17 et du 18 juin 1815. Il se hâte aujourd'hui d'y répondre ; et quelle que soit l'opinion qu'on a déjà pu se former sur la manière dont la colonne de droite a rempli, après la victoire de Ligny-Fleurus, sa mission de pouruivre les Prussiens, de ne les point perdre de vue, et de conserver ses communications avec le centre de l'armée française, on ne peut se refuser de lire avec le plus grand intérêt les nouveaux renseignemens que fournit à cet égard M. le Comte de Grouchy. Une poitrine sillonnée de tant de blessures reçues pendant vingt-cinq années de combats, donne à ce général le droit de s'expliquer, et impose aux amis de la patrie le devoir de l'entendre.

*** Le reste de cet article se compose de citations tirées de l'ou-

vrage du Comte de Grouchy, et de quelques observations critiques.

Note tirée de l'édition des observations du Comte de Grouchy sur la Campagne de 1815, publiée à Paris, par le Colonel Alphonse Grouchy, son fils.

Parmi les matériaux que j'avais réunis pour répondre aux diverses relations de la campagne de 1815, se trouve le registre d'ordres du major-général. Ce document précieux fut remis à mon père lorsqu'il prit le commandement de toute l'armée à Soissons : non-seulement il contient les ordres de mouvement, mais encore toute la correspondance du maréchal Soult. La publication de ces pièces officielles, qui aura lieu plus tard, jettera un grand jour sur les événemens et les opérations de cette campagne.

Il n'existe dans ce registre, aucune instruction donnée à mon père, le 17, lorsqu'il se separa de Napoléon pour poursuivre l'armée Prussienne. Elles furent donc verbales. Une lettre de cette date (17 juin), adressée au ministre de la guerre, qui lui donne des détails sur la bataille de Fleurus, et lui prescrit de rendre disponibles dix bataillons de la garde nationale, est terminée par *ce post scriptum :*

« L'armée est formée sur la grande route de Namur à « Bruxelles, où l'Empereur se rend en ce moment. Le dernier « rapport du général Pajol est daté de Mazi, (route de « Namur), et la gauche dans la direction des Trois Bras. »

Ainsi, le 17, Napoléon croyait aller à Bruxelles ; il ignorait que les Anglais l'attendaient à Waterloo, et il croyait alors les Prussiens dans la direction de Namur.

Immédiatement après cette lettre au ministre de la guerre, se trouve celle-ci après :

Au Maréchal Grouchy.

(Portée par l'Adjudant-commandant Zenowich.)

En avant de la ferme de Caillou, le 18 juin, à dix heures du matin.

" Monsieur le maréchal, l'Empereur a reçu votre dernier " rapport daté de Gembloux ; vous ne parlez à sa majesté que " des deux colonnes prussiennes qui ont passé à *Sauvenières* et " *Sart-a-valain* ; cependant des rapports disent qu'une troisième " colonne, qui était assez forte, a passé à *Gery* et *Gentines*, se " dirigeant sur *Wavres*.

" L'Empereur me charge de vous prévenir qu'en ce moment " sa majesté va faire attaquer l'armée anglaise qui a pris posi- " tion à *Waterloo*, près de la forêt de *Soignes* ; ainsi sa majesté " désire que vous dirigiez vos mouvemens sur *Wavres*, afin " de vous rapprocher de nous, vous mettre en rapport d'opéra- " tion, et lier les communications, poussant devant vous les " corps de l'armée prussienne qui ont pris cette direction, et " qui auraient pu s'arrêter à *Wavres*, où vous devez arriver le " plutôt possible. Vous ferez suivre les colonnes ennemies qui " ont pris sur votre droite par quelques corps légers, afin d'ob- " server leurs mouvemens, et ramasser leurs trainards. Ins- " truisez-moi immédiatement de vos dispositions et de votre " marche, ainsi que des nouvelles que vous avez sur les enne- " mis, et ne négligez pas de lier vos communications avec nous; " l'Empereur désire avoir très souvent de vos nouvelles.

" *Signé* le major-général Duc de Dalmatie. " (*)

Evidemment cet ordre emporte contradiction avec la relation du général Gourgaud, qui dit, page 82-83-84:

A dix heures du soir, (le 17), *l'Empereur expédia un officier au général Grouchy, pour lui faire connaître qu'il y aurait le lendemain une grande bataille .... qu'il fallait que le maréchal Grouchy manœuvrât par St Lambert, pour déborder la gauche de l'armée anglaise, et venir se joindre avec la droite de l'armée française .... A deux heures après minuit......*

(*) Cette lettre n'est jamais parvenue au maréchal Grouchy.

l'Empereur lui envoya un duplicata de l'ordre déjà expédié la veille, à dix heures du soir.....

Si de tels ordres avaient été donnés le 17, comment se fait-il qu'ils ne soient point parvenus ? Toutes les dépêches de mon père sont arrivées. Comment se fait-il aussi qu'ils ne soient pas transcrits sur le registre du major général ? Le Général Gourgaud les suppose envoyés par duplicata ; il n'en existe aucune trace.

On doit au reste observer que leur contenu est en contradiction formelle avec la seule dépêche du major général portée sur son livre. Si, comme le dit le général Gourgaud, Napoléon eût annoncé la veille, et dans la nuit du 17, son intention de livrer bataille le lendemain, la lettre ci-dessus ne contiendrait point ces paroles : *l'Empereur me charge de vous prévenir que sa majesté va faire attaquer l'armée anglaise, qui a pris position à Waterloo.*

Si le 17 et dans la nuit du 18, l'ordre eût été donné à mon père de *se porter sur St. Lambert pour déborder la gauche de l'armée anglaise &c.*, un tel ordre, important la veille, et qui le devenait bien plus au commencement de la bataille, eût été rappelé et vivement répété dans cette dépêche du major général, datée de dix heures du matin le 18. Loin de là, elle contient l'injonction de se porter sur Wavres.

" L'Emperur *désire que vous dirigiez vos mouvements sur Wavres............. poussant devant vous les corps prussiens qui ont pris cette direction, et qui auraient pu s'arrêter à* Wavres *où vous devez arriver le plutôt possible.*

Il résulte de là que non-seulement l'ordre de marcher sur St. Lambert n'est point parvenu à mon père, mais même qu'il n'a pas été donné, puisque le 18, à dix heures du matin, Napoléon lui prescrit de se porter sur Wavres.

Il est évident encore que, le 18, au moment de livrer bataille, Napoléon ignorait la position de l'armée prussienne, puisqu'il

la supposait en partie à Wavres et en partie dans la direction de Louvain, *Vous ferez suivre les colonnes ennemies qui ont pris sur votre droite........*

Cette pièce officielle est par elle-même une réponse trop positive aux suppositions du général Gourgaud et de quelques autres écrivains, pour que je m'étende plus longuement sur les réflexions qu'elle fait naître. Sa publicité doit faire disparaître toutes les préventions; elle doit détruire par leur base les conséquences qu'on a déduit d'instructions et d'ordres qui n'ont été ni reçus ni donnés.

